

110516

Cours d'Education.

Elodie Langer.



37.018.113913

II 116105 BWP

116105 BWP

PRÉFACE.

L'éducation des filles, dans le premier âge, est si naturellement du domaine des mères de famille, que nous jugerions superflu de leur démontrer combien il leur importe de remplir ce devoir. Plus tard, dans une introduction spéciale placée en tête de la seconde partie du *Cours d'Éducation*, nous aborderons les difficultés et nous résoudrons des objections qu'il serait prématuré de discuter aujourd'hui.

Contentons-nous de bien déterminer notre sujet et ses limites, et montrons comment il nous semble que doivent se classer les diverses périodes de l'éducation.

Trois époques se distinguent au premier coup d'œil à travers toutes les diversités possibles : celle de l'éducation élémentaire, dont la portée s'étend, ou plutôt flotte de quatre à dix ans; celle de l'éducation intermédiaire ou moyenne, qui peut être donnée entre dix et seize ans, en général; enfin celle de l'éducation supérieure, qui commence d'ordinaire au delà de seize ans, et n'a pas de terme bien arrêté.

Il est exact de dire que l'éducation élémentaire forme une préparation, une introduction, en quelque sorte, à l'éducation moyenne, qui est l'époque spéciale et décisive où les facultés agissent le plus librement, où les matériaux de l'instruction affluent avec le plus d'abondance. Il n'est pas moins vrai que l'éducation supérieure n'est autre chose que le complément, le couronnement de l'éducation moyenne.

Néanmoins, les trois périodes ont leur importance relative. Ce sont des parties d'un même tout, et nous allons étudier les modestes détails de l'époque élémentaire avec le même dévouement que nous inspireront des époques d'un intérêt plus varié.

La première partie du *Cours complet d'éducation* comprend cinq divisions : D'abord, sous le titre de *Premiers Conseils aux mères*, nous étudions le caractère, les dispositions bonnes ou mauvaises de la petite fille. Nous nous arrêtons principalement sur les *instincts*, les *sens*, l'*esprit d'imitation* et le *langage*. Nous ne disons des *qualités* et des *défauts*, des *punitions* et des *récompenses*, que ce qui a spécialement rapport à l'enfance, nous réservant de faire

une étude approfondie de ces divers sujets lorsque nous arriverons à l'éducation moyenne.

Ensuite vient une méthode de lecture ;

En troisième lieu une méthode d'écriture ;

Puis, sous le titre de *Premiers Exercices de mémoire*, un choix de morceaux en prose et en vers ;

Enfin, une suite de notions usuelles sur les principaux objets qui peuvent attirer l'attention de l'enfance.

Nous nous efforçons avant tout d'imprimer un caractère pratique à chaque partie de nos leçons.

L'éducation élémentaire ne semble pas admettre autant de régularité dans les exercices que l'éducation moyenne. Il est cependant fort désirable que les heures soient réglées, et il est de l'intérêt même de la mère institutrice que l'absence d'un plan pour la distribution des heures ne donne pas lieu à des lacunes préjudiciables. On ne peut établir de règle fixe à cet égard. Les enfants de cet âge sont placés dans des circonstances qui varient beaucoup d'une famille à l'autre. Telle petite fille est capable d'étudier pendant une heure de suite ; telle autre a besoin de fractionner son travail. Les différences sont beaucoup plus saillantes alors qu'à un âge plus avancé. Nous n'avons donc pas à dresser un tableau de l'emploi du temps pour cette première partie du Cours.

Il y avait d'ailleurs un autre motif pour nous en abstenir : c'est qu'à l'âge dont nous parlons, les progrès des années augmentent la puissance d'attention. Si nous supposons que la petite fille de quatre à cinq ans aura bien assez d'une heure d'étude, morcelée peut-être ; la petite fille de sept à huit ans pourra impunément travailler deux ou trois heures par jour. La mère institutrice marchera avec le temps, elle sera fidèle à la méthode ; mais elle disposera des heures. Nous nous fions à son coup d'œil et à ses soins.

Recommandons lui, cependant, recommandons-lui avant tout, d'éviter la précipitation dans l'enseignement. Les méthodes qui hâtent l'instruction ont joui d'une vogue momentanée, mais qui, heureusement, commence à tomber, parce que la raison publique en fait justice. Quand on apprend selon ces méthodes, on paraît quelque temps savoir à merveille ; un peu de facilité et beaucoup de mémoire semblent réaliser des prodiges. Que cette action machinale reste quelque temps suspendue ; comme le raisonnement et la réflexion ne sont pour rien dans les connaissances acquises, tout s'efface et s'oublie. « Une petite fille de sept à huit ans, dit madame Necker de Saussure, paraissait savoir parfaitement bien la géographie. Parmi plusieurs centaines de petits papiers sur lesquels étaient écrits des noms de villes ou de provinces, avec les degrés de latitude et de longitude pour chacun d'eux, on n'avait qu'à prendre un papier au hasard, et elle disait le nom quand on indiquait le chiffre, et le chiffre quand on indiquait le nom. Ce tour de force réussissant toujours, on se lassa de le demander, et au bout d'un an il ne restait nulle trace de tout ce savoir¹. »

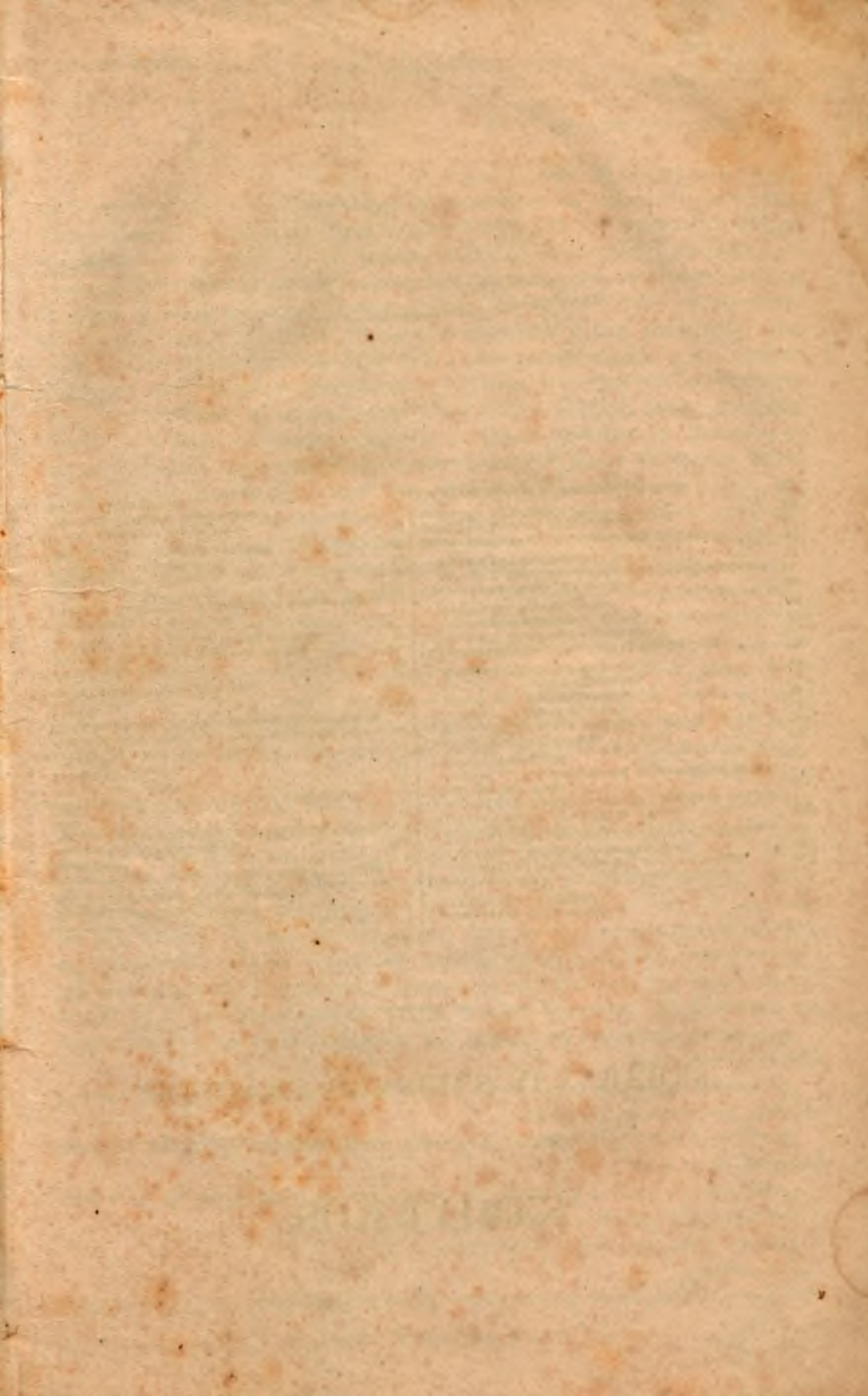
(¹) *Éducation progressive*, liv. VI, ch. 7.

SOMMAIRES

DES

PREMIERS CONSEILS AUX MÈRES.

	Pages		Pages.
CHAPITRE PREMIER. Années qui suivent la naissance.	1	— Section III. De la volonté.	46
— Section I. Réflexions générales.	<i>ib.</i>	— Section IV. Du jugement.	49
— Section II. Premiers développements.	2	CHAPITRE NEUVIÈME. De l'esprit d'imitation.	<i>ib.</i>
CHAPITRE SECOND. Années qui précèdent l'éducation élémentaire.	8	— Section I. De l'esprit d'imitation en lui-même.	<i>ib.</i>
— Section I. Nouveaux progrès.	<i>ib.</i>	— Section II. Effets de l'esprit d'imitation.	52
— Section II. Suite. Approche de l'Éducation élémentaire.	10	— Section III. Moyens de régler l'esprit d'imitation.	54
CHAPITRE TROISIÈME. Rôle de la mère institutrice.	12	CHAPITRE DIXIÈME. Des instincts moraux.	57
— Section I. Préparation.	<i>ib.</i>	— Section I. Des instincts moraux communs aux enfants des deux sexes.	<i>ib.</i>
— Section II. Méthode.	14	— Section II. Des instincts qui se prononcent surtout chez les petites filles.	59
CHAPITRE QUATRIÈME. Soins physiques.	18	CHAPITRE ONZIÈME. Qualités et défauts.	61
— Section I. Soins relatifs au développement des forces.	<i>ib.</i>	— Section I. Réflexions générales.	<i>ib.</i>
— Section II. Soins relatifs spécialement à l'entretien de la santé.	20	— Section II. Défauts expansifs.	64
CHAPITRE CINQUIÈME. De l'instinct.	22	— Section III. Défauts couverts.	69
CHAPITRE SIXIÈME. Des sens.	25	— Section IV. Qualités expansives.	74
— Section I. Étude des sens en eux-mêmes.	<i>ib.</i>	— Section V. Qualités contenues.	75
— Section II. Partis à tirer de l'étude des sens.	28	CHAPITRE DOUZIÈME. Punitions et récompenses.	79
CHAPITRE SEPTIÈME. Du langage.	31	— Section I. Observations générales.	<i>ib.</i>
— Section I. Du langage en lui-même et dans ses applications.	<i>ib.</i>	— Section II. Punitions.	83
— Section II. Inconvénients à éviter.	34	— Section III. Récompenses.	86
— Section III. Avantages divers.	36	CHAPITRE TREIZIÈME. La poupée.	90
— Section IV. Dernières observations.	37	— Section I. Habitudes qui résultent de cet amusement.	<i>ib.</i>
CHAPITRE HUITIÈME. Des facultés.	38	— Section II. Direction de la mère.	91
— Section I. Mémoire. Imagination.	<i>ib.</i>	CHAPITRE QUATORZIÈME. Conditions du travail.	93
— Section II. Sensibilité.	43	— Section I. Esprit de la méthode.	<i>ib.</i>
		— Section II. Détails.	94
		CHAPITRE QUINZIÈME. Dernier coup d'œil.	95



PRÉFACE

DE LA SIXIÈME ÉDITION DU COURS DE LECTURE.

Vers la fin de l'année dernière (1828), je publiai la cinquième édition de mon *Cours de lecture*.

J'invitai, par les journaux, les nombreux auteurs de *statilégie*, *citologie*, *lecture instantanée*, etc., à des expériences comparatives. Je leur disais :

« Il ne s'agit plus de promesses, ce sont des faits publics et bien constatés qu'il faut produire. Je soumettrai ma méthode à des expériences solennelles. »

Personne ne parut.

Je n'en ai pas moins tenu parole. Pendant trois mois, j'ai multiplié les épreuves devant des membres de diverses sociétés savantes et l'élite de la capitale. En même temps elles étaient répétées par un grand nombre de maîtres.

Les résultats ont été si évidents, que l'édition qui les a produits s'est écoulée en quelques mois.

Celle qui lui succède a été considérablement améliorée d'après les indications fournies par les nouvelles expériences, et les observations de la Société des méthodes pour la lecture et l'orthographe. Douze figures importantes, qui aplanissent ce qu'il y a de plus difficile dans la lecture, ont été ajoutées. Les contes ont été revus, et plusieurs rendus plus rapides et plus animés.

En 1818, je publiai un opuscule intitulé : *Philosophie de la lecture*.

J'avançais, chapitre 1^{er}, « qu'on peut apprendre à lire sans connaître ni mots, ni syllabes, ni lettres. » Je rapportais cette expérience :

« J'ai fait imprimer, sur quatre cartes semblables, les quatre phrases suivantes :

Ouvrez la porte.
Fermez la porte.



Ouvrez la fenêtre.
Fermez la fenêtre.

« J'ai fait venir les deux frères, l'un sachant lire, et l'autre ne connaissant, comme on dit, ni A ni B.

« J'ai pris la carte *fermez la porte*, et l'ai montrée à celui qui savait lire ; il est allé fermer la porte. Je lui ai ensuite montré la seconde : il est aussitôt retourné vers la porte et l'a fermée. Ces deux opérations ont été répétées plusieurs fois.

« Le petit spectateur, enrayé de ne rien faire, ouvrait des yeux étonnés. Tout à coup, à la vue de la carte *ouvrez la porte*, que je montrais à son frère, il s'est élancé vers la porte, et l'a ouverte. J'ai mêlé ensuite les cartes, et en quelque ordre qu'elles lui fussent présentées, il ouvrait ou fermait la porte, ou bien disait que déjà la porte était ouverte ou fermée.

« Il est donc évident qu'il lisait, et cependant il ne connaissait encore ni mots, ni syllabes, ni lettres. Pour lui, *ouvrez la porte*, était un tout, une phrase indivisible. »

Dans le même traité, je montre comment la phrase s'est décomposée en mots, le mot en syllabes et la syllabe en lettres.

J'ai rappelé cette expérience parce qu'elle a été le fondement de mon système.

Toutes les autres méthodes de lecture, anciennes ou récentes, ne sont que des remaniements de la routine. Toutes ont des abécédaires, des syllabaires ou des listes de mots coupés par syllabes. Un éternel ennui les accompagne. Elles semblent inventées en mépris de l'intelligence humaine, à qui elles n'offrent que de vains sons, des sons sans idées.

Aucun de leurs auteurs, *brevetés ou non brevetés*, n'a soupçonné la marche naturelle de l'esprit humain, qui dans cet art comme dans tout autre, est d'aller *du plus composé au moins composé*, pour arriver, sans fatigue, de décompositions en décompositions, à la connaissance plus ou moins approfondie des objets qu'il étudie.

Plusieurs personnes, voyant à la tête de ma méthode les lettres et assemblages de lettres placés en face de mes figures, ont cru que moi aussi je commençais par faire connaître les lettres.

Quand je montre à l'enfant la figure première qui représente un enfant qui se heurte contre un arbre, c'est un tableau, une scène tout entière que je lui présente; cette scène, je la traduis par une phrase du langage analytique; je lui dis :

« Ce que tu vois, c'est un homme qui se heurte contre un tronc d'arbre et crie *ah!* »

« C'est monsieur A, ou simplement A. »

Quand il voit la lettre correspondante, c'est encore la même scène : aussi ne s'y trompe-t-il pas. La ressemblance le frappe, il voit dans la lettre elle-même l'homme qui se heurte, ou monsieur A.

Dans l'une et l'autre circonstance, c'est une scène qu'il voit, une phrase qu'il lit. A, figure ou lettre, n'est point pour lui la stérile et froide réunion de trois jambages, un vain retentissement; c'est monsieur A.

Écho n'est point un son qui dans l'air retentisse;
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

C'est ici absolument la même analogie; les soixante-huit lettres et assemblages de lettres sont, si j'ose m'exprimer ainsi, matérialisés, personnifiés par le moyen de figures qui représentent des objets réels, mis en action.

D'autres ont aussi des figures : par exemple, pour rappeler A, ici c'est un Arbre, un Ane, ou un *chat*; là, c'est un Abri, etc. Dans les trois premiers cas, il n'y a aucune ressemblance de forme entre ces objets et la lettre qu'on veut faire retenir.

Dans le dernier, un Abri figuré par deux planches inclinées et une traverse, représente très bien la forme de la lettre A. Voilà l'*homographie* obtenue; mais il n'y a point d'*homonymie*. *Abri* n'est pas le nom de la lettre A.

Dans notre méthode, les deux conditions sont réunies.

L'homme qui se blesse rappelle la forme de la lettre A. Le cri qu'il pousse, le nom donné à cet homme est le nom même de la lettre, sans décomposition : de sorte que l'illusion est complète. Que l'enfant voie la lettre ou la figure, il trouve toujours à peu près la même forme, et entièrement le même son.

Notre méthode est donc incontestablement originale, car elle seule réunit les deux conditions, l'*homographie* et l'*homonymie*. Sans cette réunion, les figures ne sont que de vains secours, d'inutiles sujets de distraction.

Le mérite fondamental de mes figures est de ne soumettre l'enfant à aucune décomposition, leurs noms étant aussi ceux des lettres et des assemblages de lettres.

Mais de quel usage seront les figures quand on passera à la lecture des contes ?

On lit les contes, comme l'indique l'instruction placée à la fin du Cours. D'abord les figures ni les lettres ne sont pour rien dans cette lecture. On lit :

A mar
appelle,
à grands cris Ho noré O bri.
A llons voir, dit-il, allons voir
O mar, O mar, grand gosier.

Lorsqu'on a lu et relu la phrase et tout le conte, qu'on le sait par cœur ou à peu près, qu'on en peut nommer un plus ou moins grand nombre de mots; le maître prend le mot A *mar*, le prononce en deux temps, en battant la mesure et en faisant remarquer que dans ce mot il y a A, ensuite *mar*; en d'autres termes, qu'il commence par A ou monsieur A, et finit par *mar*. Il fait la même opération sur plusieurs mots, surtout sur O *mar*, qu'il compare avec A *mar*, pour exciter dans l'enfant le sentiment des différences. (*Voir, à la fin du Cours, l'instruction ou manière de faire lire les contes.*) On dit alors à l'élève de montrer et de nommer de même le commencement des autres premiers mots de chaque ligne. S'il hésite, on lui montre les figures elles-mêmes.

Voilà comment, par cette première analyse rattachée à des objets devenus familiers, le commencement du mot aide à reconnaître le mot entier, comme par l'effet d'une opération toute semblable, un enfant démêle sa nourrice au milieu de la foule, à la simple apparition de son mouchoir, ou de telle ou de telle autre partie saillante et bien connue de son habillement.

C'est ainsi que nos soixante-huit figures sont, comme les esclaves de la lampe merveilleuse, toujours prêtes à se représenter pour rappeler des mots ou les décomposer en syllabes et en lettres, ne cessant d'exprimer des idées de scènes que par l'habitude qu'on prend insensiblement de les employer comme de simples abstractions.

Deux instructions, l'une pour les figures, l'autre pour les contes, terminent cet ouvrage.

Les succès seront d'autant plus certains, plus rapides, qu'elles seront plus fidèlement suivies. Pour peu qu'on s'en écarte et qu'on retombe dans l'ancien ou le nouveau système *synthétique de l'épellation*, ce ne sera plus ma méthode, ce ne sera rien.

FIGURES.

1



2



5



4



5



6



7



8



9



10



A a

Voyez les figures. Dans la grande, c'est un homme qui se heurte contre un tronc d'arbre, et crie *Ah!* on l'a donc appelé monsieur A, ou simplement A.

La petite représente un enfant qui se blesse de même contre un tronc d'arbre, et pousse le même cri.

Or, les deux lettres ci-dessus sont censées des imitations de ces deux figures. A leur vue, l'enfant prononcera donc les mêmes noms, A, a.

I Y

Voyez la figure 3. L'objet représenté est une *hie* (instrument de paveur), prononcez *i*.

Dans la figure 4, qui représente le même instrument avec des poignées plus marquées, prononcez de même les figures imitatives, *i, y*.

La figure 4 représente le même objet que la figure 3, mais plus marqué. Prononcez de même *i* la figure imitative (et non pas *i* grec).

O

Voyez la figure. Ce sont deux côtes ou os réunis, prononcez *o*.

U

Voyez la figure. L'objet représenté est un homme qui tient un fouet, et qui est censé crier à ses chevaux *hue!* prononcez *u*, et prononcez de même la figure imitative ci-dessus.

E e

Voyez les figures 7 et 8. Ce sont des œufs (prononcez *eu*) implantés sur des épines.

Prononcez de même les deux figures imitatives ci-dessus.

È é

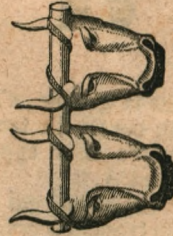
Voyez les figures 9 et 10. Une bouche s'ouvre et dit *hé*, tandis que le doigt index de la main gauche est incliné à droite.

Prononcez de même les deux figures imitatives ci-dessus.

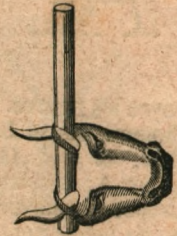
11



12



13



14



15



16



17



18



19



20



ai è ei

Voyez la figure 11. C'est une *haie* moitié vive, moitié morte, à laquelle on a rattaché *è, ai, ei*.

B b

Voyez les figures 12 et 13. Ce sont deux têtes ou une tête de bœufs (prononcez *beu*) attachées à un joug.

Prononcez de même *beu* les figures imitatives ci-dessus, et non pas *bé*, car elles sont l'imitation des figures qui représentent des *bœufs*.

P p

Voyez les figures 14 et 15. Les objets représentés sont un homme et un jeune garçon qui sont grimpés au sommet d'un arbre, et qui crient : Je tiens *peu*. On a donc appelé l'un ou l'autre Monsieur *peu* ou simplement *peu*.

Prononcez et nommez de même les figures imitatives ci-dessus.

D d

Voyez les figures 16 et 17. Combien sont-ils ?— *deux*. À la vue des figures imitatives, prononcez aussi *deu* (et non pas *dé*).

C

Voyez la figure 18. L'objet représenté est une queue d'animal, par exemple celle d'un lion. Prononcez *keu*, et donnez le même son à la figure imitative, excepté, comme on verra, dans les cas des figures 50 et 51.

K k

Voyez les figures 19 et 20. Elles sont la représentation et l'imitation de *queues*, par exemple de queues de renard. À la vue des figures imitatives ci-dessus, prononcez donc *keu* (et non pas *ka*.)

21



22



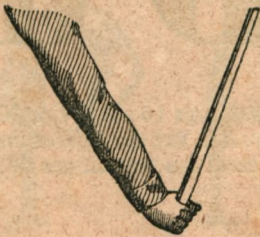
23



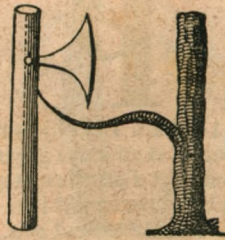
24



25



26



27



28



29

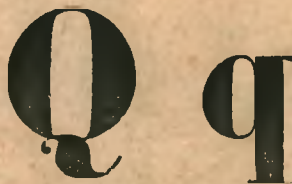


30



31





Encore des *queues*, par exemple des *queues* de porc. A la vue des figures imitatives ci-dessus, prononcez donc *queu* ou *heu* (et non pas *qu*, *ka*).



Voyez les figures 23 et 24. L'objet représenté est un corps en *feu*, c'est du *feu*. Prononcez de même les figures imitatives, et dites *feu* (et non pas *effe*).



Voyez la figure 25. L'objet représenté est un homme qui tient un bâton, et dit : *je veux*. On l'a appelé monsieur *veu*. Donnez le même nom à la figure imitative ci-dessus, et dites *veu* (et non pas *vé*).



Voyez les figures 26 et 27. Les objets représentés sont des *haches* qui menacent un arbre.

On a donné le même nom aux figures imitatives, quoique, de fait, il n'y ait aucun mot où ces figures ou lettres aient cette prononciation.

Il est même impossible de figurer par un vrai nom l'effet de cette lettre.



Voyez les figures 28 et 29. L'objet représenté est l'évêque saint *Leu*, à genoux dans l'une, et debout dans l'autre.

A la vue des figures imitatives ci-dessus, dites aussi *leu* (et non pas *elle*).

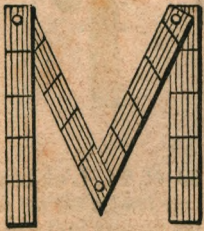


Voyez les figures 30 et 31. Dans la 30^e, c'est un homme qui fait rouler son doigt sur un tambour de basque et fait *re, re, re*.

Dans la 31^e, un petit garçon cherche à imiter le même son.

A la vue des figures imitatives, on dira donc *re* (et non pas *erre*).

32



33



34



35



36



37



38



39



40



41



M m

Voyez les figures 32 et 33. C'est une mesure qui se replie en plusieurs parties. On dit à l'élève en lui montrant cet objet : vois-tu comment cela se *meut* ?

Et on donnera aux figures imitatives le nom de *meu* (et non pas *emme*).

N n

Voyez les figures 34 et 35. L'objet représenté est un ruban noué, ou un *nœud* de ruban, ou simplement un *nœud*. Prononcez *neu*, et donnez le même nom aux figures imitatives. Dites donc *neu* (et non pas *enne*).

T t

Voyez les figures 36 et 37. Une main bat avec un rouleau une mesure quelconque, et produit le son *te, te, te* ; à la vue de ces figures, on dira donc *te*, et on donnera le même nom aux figures imitatives ci-dessus.

X

Voyez la figure 38. Elle se compose des deux objets représentés figures 18 et 50. A cette vue, on prononcera *queue se*, ainsi qu'en voyant la figure ci-dessus.

G g

Voyez les figures 39 et 40. L'objet représenté est un *gueux* dans deux postures différentes. Faites remarquer à l'apprenti lecteur ses haillons, son bonnet, son plumet, etc.

Donnez le même nom aux figures imitatives, et prononcez *gueu* (et non pas *gé*).

J

Voyez la figure 41. Une main presse un jonc, une badine. Si la main se retire, le jonc qui est élastique s'élancera en l'air ; faites ce *jeu* devant l'élève, et dites : c'est un *jeu*.

42



43



44



45



46



47



48



49



ge geu

Voyez la figure 42. Les assemblages *ge*, *geu* sont rattachés à l'idée du jeu qui sert à représenter la lettre *j*.

gen

Voyez la figure 43. On voit deux personnes qu'on attend et qui arrivent par la diligence, et l'on dit : *voici nos gens*; et comme la syllabe *gen* est liée à cette image et en fait partie, cette figure suffit pour la rappeler.

gé gè

Voyez la figure 44. On voit au-dessus de la syllabe *gé* deux mains, avec l'une desquelles on va frapper sur une tabatière, en disant : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*. Toutes les fois que la syllabe *gé* se représentera, elle rappellera l'idée de l'action ci-dessus, et réveillera l'idée du son *jé*, *j'ai* ou *gé*. L'orthographe ne fait rien pour le son.

Voyez la figure 45. C'est un jet d'eau placé dans un bassin, au dessus de la syllabe *gè*, qui se prononce comme dans *jet* d'eau.

gi gin

Voyez la figure 46. Sur l'assemblage *gi* on a représenté un homme qui est gisant ou qui *git*.

Voyez la figure 47. C'est un homme qui fléchit sous le poids, et qui gémit ou *geint*, on l'a appelé monsieur *gin*. On ne pourra donc voir la syllabe *gin* sans songer à cet homme et sans dire *gin*.

Z

Voyez la figure 48. L'objet représenté par un sillon blanc en zigzag, est le tonnerre qui fait entendre le son *ze*, *e*, *e!* A la vue de cette figure, on dira *ze!* on donnera le même nom à la figure imitative, et on dira aussi *ze* (et non pas *zède*).

S

Voyez la figure 49. L'objet représenté est un serpent qui siffle et fait *se*, *e*, *e!* ce bruit sera aussi le nom de la figure. A cette vue on dira donc *se* (et non pas *esse*).

50



51



52



53



54



55



56



C

Voyez la figure 50. Quoique la forme ressemble à la queue, figure 18, on est averti, par le tronçon de la queue du serpent qui est en dessous, qu'il faut dire *se* comme dans la figure 49.

ce ceu

La même figure qui a servi à rappeler la lettre *s* par l'image d'un serpent qui siffle, et fait entendre le son *se*, sert aussi à rappeler les sons exprimés par *ce*, *ceu*.

cen

Voyez la figure 52. On a figuré le chiffre 100 au-dessus de la syllabe *cen*. Il sera bon de donner à l'enfant une idée de ce nombre ; on prend 100 jetons, qu'on divise par dizaine, et l'on fait voir qu'il y a dix dizaines dans 100, comme il y a dix unités dans dix.

cé cè

Voyez la figure 53. On a figuré une porte qu'on suppose être celle de *Scée*, l'une des portes de Troie. On ne devra plus voir la syllabe *cé* sans songer à cette porte et sans dire *cé*.

Voyez la figure 54. Un homme plein de joie, tenant une bouteille de vin, etc., saute en chantant : *c'est, c'est le bon vin, qui nous met tous en train*. Or, comme ce tableau est lié à la syllabe *cé*, on ne pourra voir cette syllabe sans dire *cé*.

ci

Voyez la figure 55. C'est une scie qui traverse la syllabe *ci*, et qui indique qu'il faut dire *ci* à la vue de cette syllabe.

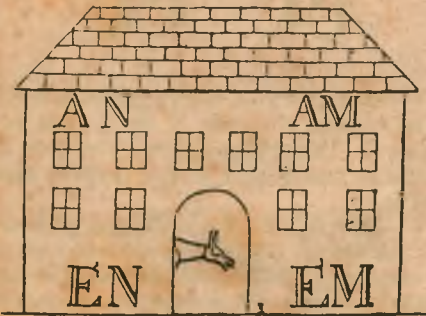
cin

Voyez la figure 56. L'assemblage *cin* est représenté comme entouré d'une ceinture ou *ceint*. Cette idée d'être *ceint* sera toujours rappelée par l'assemblage *cin*, invinciblement lié à cette image.

57



58



59



60



61



62



o

au eau

Voyez la figure 57, et dites trois fois *o*, savoir : *o* à la vue des *os* placés en haut; *o*, à la vue de *au*, et encore *o* à la vue de *eau*; dites de même *o*, *o* à la vue de la figure initiale (et non pas *a...u, e...a...u*).

an am

en em

Voyez la figure 58. C'est le château de *Ham*, et c'est un âne qui crie *an* : dites donc quatre fois *an* à la vue des quatre assemblages placés aux quatre coins du château, et des quatre assemblages ci-dessus.

eu

Voyez la figure 59. Ce sont des œufs représentés comme dans les figures 7 et 8; prononcez *eu*; donnez le même nom à l'assemblage ci-dessus, et dites *eu* (et non pas *é.....u*).

on om

Voyez la figure 60. L'objet représenté est un homme voilé, on ne sait qui. On l'a appelé monsieur *ON*, ou simplement *on*. Donnez le même nom aux figures *on*, *om*, ci-dessus, placées dans la même position : à la vue de l'une comme de l'autre, dites *on* (et non pas *o...enne, o...emme*).

ou oi

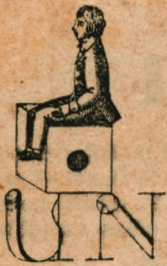
Voyez la figure 61. L'objet représenté est une *houe*, instrument de labourage : prononcez *ou*, et donnez le même nom à l'assemblage ci-dessus.

Voyez la figure 62, au-dessus des deux figures *O* et *I*; c'est une *oie* : prononcez *oa* et donnez le même nom à l'assemblage ci-dessus.

63



64



65



66



67



68



in**im****ain**

Voyez la figure 63. L'objet représenté est la rivière appelée *Ain*; un homme assis sur son urne crie aussi *in* : prononcez de même les trois assemblages *in*, *im*, *ain* figurés dans la même position, et dites *in* (et non pas *i...enne*, *i...m*, *a...i...enne*).

un ph**ch**

Voyez la figure 64. L'objet représenté est un homme assis sur un dé qui marque le point 1; faites remarquer sur quoi ce dé repose.

A la vue de cette figure ainsi qu'à celle de la figure imitative, vous direz *un* (et non pas *u...enne*).

Voyez la figure 65. Remarquez d'où sort le *feu*, et donnez le même nom à la figure imitative; prononcez donc *feu* (et non pas *pé...ache*).

Voyez la figure 66. Remarquez la posture de cet homme tourné à gauche, tenant un doigt sur la bouche, et disant *che e e!* comme pour inviter au silence.

Dites de même *che* (et non pas *cé...ache*) à la vue de la figure imitative.

gn**il ill**

Voyez la figure 67. Cet homme qui est là comme un *niais*, dit *gne*, *gne*; on l'a donc appelé monsieur GNE : prononcez *gne* comme dans *si-gne*.

Donnez le même nom à la figure imitative, et dites *gne* (et non pas *gé...enne*. ni *gue...ne*).

Voyez la figure 68. Remarquez la posture de cet homme. Il a entre les lèvres le doigt index, et dit *il*, prononcé comme dans *a-il*. Imitiez le même mouvement des lèvres, ayant le doigt dans la bouche. Vous verrez que la lèvre supérieure se soulève. Faites répéter le même mouvement, le même son par l'enfant.

NOTA. Dans le commencement des mots, *il*, *ill* se prononcent comme dans *il vient*, *illustre*.

ALPHABET USUEL

en deux sortes de caractères.

MAJUSCULES.

A B C D E F G
H I J K L M N
O P Q R S T U
V X Y Z.

MINUSCULES.

a b c d e f g h i
j k l m n o p q r
s t u v x y z.

AVIS.

Il est utile que les enfants sachent dire les lettres dans l'ordre alphabétique avec la prononciation usuelle. On aura soin de leur faire remarquer que cette prononciation n'est presque jamais en rapport avec la valeur réelle des lettres dans la lecture.

CONTES.

Avis essentiel.

Avant de faire passer à la lecture des Contes, on doit lire *attentivement*, plutôt trois fois qu'une, l'instruction ou manière de les montrer. *Voir à la fin du Cours.*
Tout le succès dépend de là.

CONTES.

Omar, dit le grand gosier.

A mar

a ppelle, à grands cris,*

Ho noré

O bri.* Allons voir, dit-il,*

a llons voir

O mar,* Omar grand gosier,* qui peut

a valér* d'une seule bouchée* un

ho mard entier.

Ha llé* s'en est

a llé* de peur d'être

a valé,* mais il trouvé un

ha há,* et puis le voilà*

a rrêté tout court.

Ho noré accourt,* mais le même

ha ha* lui crie

hā tē-lā!* on ne passe pas.*

Ah! que je les plains* si

O mar survient!* —

Bah! si tu erois qu'Omar

à vāle les gens,* tu es un bon enfant.

A, a, O, o.

Émilie, ou la peur panique.

É milie * et son frère
 É lie; *
 È ve, * et le jenne
 Es tève * dansent sous un
 hê tre, * qui a cent ans peut-
 ê tre. *
 É ron, le plaisant, *
 ê tre malfaisant, * lâche son
 hé ron, * au milieu du rond. *

É lie pousse un cri, *
 É milie s'enfuit, *
 Es tève la suit, *
 È ve n'a pas peur, *
 elle voit leur
 er reur, *
 et sait que le
 hé ron, * de sa nature
 est bon, *
 et doux comme un oison.

Isaac et son yacht (iac), qui est en feu.

**I saac* est sur
u n
y acht,* tenant un
hi bou,* un singe, un coucou,*
u ne
hu ette* pour sœur
Ur lurette,* sa tante
Ur lurette.**

**I gonet,* et Claude
Hu guenet;*
Hu et, et Philippe*
a llument leurs pipes.*
O maudit tabac! s'écrie
I saac,* le feu est au tillac.*
Il est à la
hu ne; ciel!* quelle infortune!*
u n ais est tombé;*
I saac,* et son
y acht,* tout sera flambé.**

Raton sauvé.

Ré mond,* petit
ro domont,* est là,* qui
re garde un
rat,* couché sur du
riz,* tout près d'un
rô ti;* et voilà que
Rhé don,* autre
ro domont,* médite une
ru se;* mais
Rhé don s'abuse.* C'est bon,* dit
Ra ton,* je vois ta malice, mais je t'en
ra tisse,* et zeste,* sans pleurer son
res te,* le petit
ru sé* a levé le pied.

Avis aux Mères.

Avant d'aller plus loin, il faut que les enfants sachent très bien ces quatre contes, qu'ils puissent en lire tous les mots, en quelque ordre qu'ils soient demandés, ainsi que toutes les premières syllabes de chaque ligne : *Ra, ro, re, rat*; et comme dans les autres contes *A, a, ho, o*, etc.

R, r, a, é, è, e, i, o, u.

La Statue.

Syl vestre
 Ser vet*
 sort d'un cabaret,*
 s'ar me d'un
 sty let, et prend un fleuret,* un
 sa bre, une lance,* puis
 seul il
 s'é lance;*
 s'é vertue,*
 se rue* contre une
 sta tue.* —
 So n effort est vain!*
 s'é crie
 Si monin,* car
 cette
 sta tue est un mur d'airain* pour ce
 spa dassin.* Quiconque
 s'y frotte* n'a qu'une idée
 so tte,* et, comme on dit enfin,* y perd
 son latin.

Zozo et les sots marchés.

Zo zo * de Carabozo,* a un
 zè bre, un cheval
 zain, et un gris,* et un
 zi zi,* oiseau fort joli.* Le
 Zè bre est cédé * à
 Zé dé * pour un dé,* le cheval gris * à
 Za charie * pour une brebis,* et le
 zi zi à
 Zu ingle * pour une épingle.

Zin zolin * demande : Et le cheval
 zain? * — Il est cédé à
 Zam bullo de
 Zan te * pour une amaranthe.*
 Zo roès dit à
 Zé non: * Ça n'a pas de nom.* Le cheval
 zain, si vif et si leste? * Pour moins d'un
 zes te! * pour une fleur * sans odeur!
 Zo é s'écrie: Ah! quelle horreur!*
 Zam bullo n'a pas de pudeur.

Z, z, a, é, è, i, o, u, am, an, in, ain.

Furcy et le fard.

Fur cy de la

Fa re,* est tout près d'un
pha re,* qui se met du
fard * et dit : Je suis un
phé nix.* **Fi donc!** dit
Fé lix,* tu n'es que du plâtre ;
fi donc! quel emplâtre ! * ce
fard serait bon * pour un
Phor mion,* ou pour un
For mon,* ou pour
Phi lipon * qui ont la
fi gure * comme une mesure. *
Fort bien! mon ami,* lui répond
Fur cy.* Allons, Louison,* de l'eau à
foi son* avec du savon ; * et que je me
fa sse * vite une autre
fa ce.* **O!** s'est écrié *
Fé lix enchanté,* c'est assez
fro tté ; * je puis t'embrasser.

Valère, qui s'enivre.

Va lère, le volontaire, *
vi de son
verre,* à la santé de
Vi trolle * et de Vignole.*
Vul pillat dit que la
ve ille,* une
vi eille * qui joue de la
vi elle * et du
vi oloncelle * lui envoya par
Vi llaret * et du tokai et du
vol nay.*

Va illants guerriers, chantez la gloire,
vo lez de victoire en victoire; *
Va lère * n'a qu'une affaire,* de
vi der et d'emplir son
verre.* Enfin notre
vo lontaire * ne
voit bientôt ni ciel ni terre. *
Va lérie appelle un
va let,* qui l'emporte comme un paquet.



V, v, a, è, i, o, u, oi.

Babet, et le bras cassé.

Ba bet sort d'un grand
ba llet,* avec Jean
Bu llet.* La voilà qui met * le
bo nnet du vieux
Bre net,* le gilet de
Bé suchet,* et le béret d'une
bé guine,* sa cousine.*

Bien, très bien! crie
Bé suchet; * allons,
Ba bet,* viens et monte sur ton
bi det,* qui est tout prêt.* Mais
pa tatra! * la voilà qui cul-
bu te,* contre une
bu tte,* avec gilet,
bé ret,*
bo nnet.*
Ba bet n'a qu'un
bras de cassé! * crie
Bar nabé.* — C'est
bi en assez.

Populo, qui se casse le dos.

Po pulo, * le pied-
 bot,* court et renverse un
 pot,* un
 do mino, * un
 bus te, un
 pu pitre, * et casse une vitre;*
 Du val qui ne le voit
 pas,* est jeté en
 bas,* les
 qua tre fers en l'air,* et
 pou sse un cri d'enfer.

Po pulo * s'est cassé le
 dos.* Un
 pé dant qui
 pa sse : * Qui paîra la casse * ou les
 pots cassés ? * s'est-il écrié.*
 Po pulo, Populo, selle ton
 bi det,* et lève le
 pi quet.

Le petit Damon.

Da mon, fils d'André
Du mont,*
par le comme un nourrisson.*
Da da,*
ba ba,*
pa pa,
bi bi,*
pi pi,*
bo bo,*
do do.* O mon dieu, comme il
ba ragouine!* dit
Do rine.* — Et moi, je dis: point
du tout.* A peine il se tient
de bout,* et monsieur
Der lon dira,* et
Dra pier répétera,* non pas une, mais
dix fois,* que
Da mon n'a que
dix mois.* A quoi donc songe
Do rine,* de
di re qu'il baragouine?

D, q, p, h, a, e, è, i, o, u.

Colombine, qui fait la cuisine.

Co lombine * fait la
 eu isine,* et pour
 Sa lentin,* et pour
 Car lin; * il faut voir
 ça.* Elle prend
 ce ci, elle prend cela,*
 ci boule, oignons * et
 cor nichons,* persil,
 cer feuil, et
 cé leri,* et de l'anis.

Co lombine fait trop la folle,*
 ca sse en sautant sa casserole.*
 Ci el! quel éclat, droit
 sur le dos * de
 Cu raudeau! * il a re-
 çu toute la sauce,*
 ci el! quelle endosse! *
 Qu'a llait-il faire à la
 eu isine* de Colombine?

Quarabosse.

Qu'a-t-on dit, que dit-on * de mon ami

Ca ton? * a demandé

**Qua rabosse,* avant de monter en
ca rrose.***

Ku rakin répond *

qu'on n'en dit rien de bon,*

**qu'il aime à médire du tiers et du
quart; ***

car * il dit tout haut* que maître

Qui naut * n'a

qu'u ne chemise,* au-

cu ne chemise *

qui puisse être mise; * et Joseph

Car tier *

court tout le

quar tier,* afin de l'apprendre * à

qui veut l'entendre.

Galathée et sa giroflée.

**Ga lathée * pleure sa giroflée, * qui est
ge lée.***

Gé mon de

Gê nes * rit de sa peine.*

Ger rier, dit le

**guer rier,* lui dit, mon
gars,* ne fais pas tant le**

go guenard,* ou par saint

Geor ge,* Gerrier va te couper la

gor ge.* — Comme il y va * ce

**ga illard-là, qu'hier si bien on corri-
gea ! ***

Ja mais Gémon ne se moqua de

Ga lathée;* sa giroflée n'est pas

ge lée.* Demandez plutôt à

Gi let,* qui s'y connaît,* ou à

Gui tet,* ou à

Ju let,* ou à

Gu liver,* dit l'habit vert.

Jacquelinette, qui veut danser.

Ja cquelinette * dit à
Jo liette,* à sa sœur
Geor gette * et à
Ju liette : *
je voudrais danser.*
Jé rôme ou
Gé ronte devrait commencer.

J'y vais, dit
Gi verne,*
j'ô te ma
gi berne; * car sans avoir honte,*
Jé rôme et
Gé ronte * ont planté piquet * chez
Jo seph
Ju let; * c'est leur cabaret.* Le
jus de la treille est ce qui leur plaît; *
j'o se l'affirmer,* et
Ja cquelinette pourra s'assurer * si
j'ai bien
ju gé.

Lucas tué.

Lu cas * poursuit dans les
li las * une
le vrette.* Je vois armer sur
la pauvrette; * et
les lunettes et les
lor gnettes; * La
lu mière brille* et pétille,*
le coup part,* et
la perce de part en part.

Lu cas court à la
lu eur,* tout en sueur; * mais
Lo bau,* qui prend Lucas pour un
le vraut,* lui tire un coup de carabine,*
l'a tteint droit à la poitrine.*
Lu cas se pâme,* et rend
l'â me.

Mère Michel et son chat.

Mè re Michel,* de
Mi ribel,* envoie
Mé rat * après son chat.* Vois ma
mi sère,* lui dit la
mè re; * un
maî tre sot de
Mer cerot * m'a pris
Mo naut,* et veut le
me ttre dans son pot.

Ma nant, maraud! s'écrie
Mé rat,* tu
me le paîras.* Notre
Mo naut * ne sera pas
mis dans ton pot.* A ce
mot, le voilà parti.* En un
mo ment le revoici.*
Mè re Michel! s'écrie
Mé rat,* j'ai votre chat,* oui, j'ai
Mo naut * et l'oreille du
Mer cerot,* voyez plutôt.

Nina et l'emplette.

Ni na,
Ni non, Ninette * et
Na nnette font une
no te,* pour aller chez
No note,* avec
ma man * pour du
na nan.* Mais leur frère
Ni colas *
n'y ira pas,* étant
nu-pieds,
nu-tête,* et sa tâche
n'é tant pas faite.

Ne pleure pas,* lui dit
Ni na,*
ni moi non plus, je
n'y irai pas.* Maman,
n'est-ce pas? * Nina reste avec
Ni colas.* Vous irez sans moi chez
No notte; * voilà la
no te.

N, n, m, a, é, è, i, y, o, u.

Tâtillon et le papillon.

Tà tillon, dit le gros
ta lon,*
tient un papillon,* et frappe à la
tê te* de la pauvre bête.*
Tu vas le
tu er,* lui dit
Ta vernier.* Si
tu continues, je vais
te
ta per.

Tà tillon enfonce sa
to que,* et dit : je m'en moque.*
Mais le gros Thomas,* qui se
trou ve là,* le prend, le
ti raille.*
Tan dis qu'on bataille,* qu'on crie et se
ta pe,* l'animal s'échappe.

Xavier et son chien.

Xa vier, fils de
Xan tippe * et de **Philippe**,*
 ex cite son gros chien
Xer cès * contre
Xi menès,* contre **GRATIEN**,* et
Xa vier chrétien * et bon *Bastien*.*
Xe, xe! hurra, hurra * sur ces gens-là! *
Xer cès, allons, obéis-moi, *
 ex écoute-toi.* Bon, bon, c'est
 ex cellent,*
 ex erce tes dents.* — Non, non! * crie
Xé nophon,* qui prend un bâton; * c'est
 ex orbitant,* c'est
 ex travagant.* Frappons tous, et que
Xer cès, ce mauvais chien loup,*
 ex pire sous nos coups.*
Xi menès et chacun frappa,*
Xer cès succomba,* on croit même qu'il
 ex pira.

André Audran, ou le nouvel an.

Au nouvel
an, *
An dré
Au dran * vient offrir à madame
Au bin * trois beaux dessins ; * car,
au dire de monsieur Lange, *
An dré dessine comme un
an ge. * Le premier dessin est une
au ge, * où boit un doge ; * puis c'est un
an tre, * où Didon entre. * Une
au tre scène, * c'est
An drienne, * dame très
hau te et très puissante, * qui ne
han te * que la
hau te société. *
An dré l'a représentée * donnant
au dience à ses poules, *
aux quelles elle jette semoule, *
an douillettes, pâté
d'an guille * et quelques
au tres béatilles.

La haire (chemise de crin).

En dix-huit cent de notre
ère,* Aimon, fils aîné, prit la
haire,* à ce que dit un pauvre
hère,* qui coucha hier dans notre
aire.* Il a su nous dire et redire * quelle
erre doit avoir un navire,* quelles sont les
erres d'un cheval,* et quel
air a cet animal.*
Au jourd'hui, et demain mardi,*
Ai mon doit déjeuner ici,*
Au mont lui prépare goujons,*
an guille, brochet, carpillons; *
Ei mery déjeune avec lui,*
ain si qu'Auguste
An dréossi,* qui veut
au ssi prendre la
haire,* si l'on en croit le pauvre
hère,* qui coucha hier dans notre
aire.

Oudier, ou le bon ouvrier.

Ou dier travaille chez
On froy * et gagne cent écus par mois,*
ou tantôt quatre à cinq pistoles : *
on le dit né a Champagnole.* A
Hon fleur,*
on l'appelait monsieur La Fleur,*
ou encore Riquet à la
hou ppe.* Il est le premier à la
sou pe,* à
l'ou vrage aussi le premier; * quand
on travaille, on doit manger.

Eudes Martin.

En celain se met
en quatre * pour abattre
Eu des Martin,* qui assomme
Hen ri
Heu lin.* Encelain enfin a
eu * complètement le dessus; *
Heu lin est dégagé * des mains de cet
en ragé.

Rampin.

Rau san,* homme de haut
rang,* dit à
Ram pin : prends ton
rou ssin,* et va voir
Ron sin * pour ton mal de
reins,* et
Rem brant * pour ton mal de dents.

Ram pin répond : * monsieur a
rai son ; * mais avant de me mettre en
rou te,* il faut que je
rom pe une croûte.

Rei ne,* verse du Suresne,* du vin du
Rhin,* puis apporte un
rai sin,* puis je saute sur mon
Rou ssin,* et me voilà chez
Ron sin,* ce
roi des médecins * pour le mal de
reins.* Demain j'irai chez
Rem brant,* pour mon mal de dents.

R, r, au, an, am, ou, on, om, in, en, em, ai, ei.

Saint-Prix, ou le sans-souci.

**Saint-Prix,* très
 sain de corps et d'esprit,* se
 ceint les reins,* puis il tire de son
 sein * un écrit, y met son
 seing,* avec ses
 cinq doigts,* tout d'une fois.* Il est
 simple, familier,* mais tant
 soit peu singulier.**

**San terre de
 Sau vigny,* qu'on
 saigne tous les lundis,* a dit au
 seigneur Gêronte *
 beau coup de bien sur
 son compte,* et surtout que ce gar-
 çon * se comporte de façon * que
 cha cun le
 con sidère.* Rien ne lui
 coû te pour son père.* Du reste, il est
 sans
 sou ci; * en deux mots, voilà Saint-Prix.**

Fanfan, la fauvette et son nid.

**Fan fan et sa sœur
 Fan chette * ont pris le nid d'une
 fau vette.* Que va
 fai re la pauvrette? ***
**Fan fan, rends-lui ses petits,*
 fais enfin cesser ses cris,* car ils me
 fen dent le cœur : * mets donc
 fin à sa douleur.* C'est au
 fond de la bruyère,* dans ce carré de
 fou gère,* que les petits * furent pris.**

**Fan fan court à la bruyère,* ses pieds
 fou lent la
 fou gère; * il a remplacé le nid,* la
 fau vette a ses petits;* comme ils
 vont lui
 fai re fête!* et combien de
 fois Fanchette,* en hiver, au coin du
 feu, * va conter à son neveu * la
 fi dèle historiette * de notre pauvre
 fau vette!**

Vincent et les vieux amis.

Vin cent, fils du gros

Vau trin,* m'a

van té

vingt fois son

vin.*

— **Vau tour,* me dit-il un jour,***

vous me refusez toujours.* Mes gens

vont rincer les

verres.* Mais

voilà ci d'autres compères;*

ven tre-bleu!* mon

vin vieux* va

voir beau jeu.* —

Ven tre-saint-gris!* s'écrie

Veu gny,* nous

voilà ci tous de vieux amis;* allons,

Vin cent, versez à boire.*

Vi ve le vin! vive la gloire!

V, v, in, en, eu, an, au, oi, ou, on, è.

Baucis et le déjeuner.

Bau cis dit à
Beau champ : * Prépare sur le champ * un
 bon
 bouillon * de colimaçons * et de quoi
 boire, * de plus une
 poire, * un
 peu de
 beurre frais, * et des
 beignets. * Lave ma
 baignoire, * sèche mon
 peignoir, * et chauffe mon
 bain, * en un tour de main. *
 Bin tot * m'a dit tantôt * que
 Ban se, * la grosse
 pan se, * va m'apporter des
 bonbons *, et des bons. * Quelle
 bonhance ! * quand j'y
 pense, * l'eau m'en vient à la
 bouche, * monsieur
 Douche.

B, b, p, d, an, au, eau, on, ou, om, en, eu, ai,
 ei, ain, oi, in.

Dandin.

D'où venez-vous
done si matin,* maître
Dan din? * Hé! que fait madame
Dan dine,* ma cousine? *
Dan dinet * doit être grandelet,*
Dan dinette aussi *
doit avoir grandi.*
Dan din répond : * C'est une grosse
don don.* En ce moment-ci *, mon cher
Dau bigny,* elle plume un
din don,* dont
Dau benton * nous a fait
don ;* et
Dan dinet flambe un poulet; *
dans
deux heures au plus nous
dî nons,* nous vous attendons.*
Dan dinette * fera une omelette,*
Dan dinet * chantera un couplet *, et
Dan dine * vous fera bonne mine.

Le kan Koulikan.

Quand le

kan *

Kou likan * est dans son

camp,* plus de

quan quans.* On le

con çoit aisément.* Il faut bien

qu'en ce moment * on se résigne,*

qu'on se taise ; au moindre signe,*

quand on n'est pas resté

coi, * ou qu'on a dit

qui ou

quoi, * les satellites du

kan, * sans faire tant de

can can,* vous tordent le

cou * comme à un

cou cou * ; et le seigneur

Kou likan * est

con tent.* —

Quoi! cela se peut-il donc? * le

con çoit-on ?

Quantinet qui déménage.

Quan tinet, le
can tinier,* le
quin cailler,*
qui tte enfin, cette fois,* sa rue de
Quin campoix,* et va vendre à Saint-
Quen tin* et sa
quin caille et son vin.

Quand on est dans son
can ton,* on craint le
qu'en dira-t-on.*
Quant à moi, dit
Quan tinet,* je sais bien ce
qu'il en est; *
qu'au rais-je à craindre en effet? car
qui ne sait pas enfin *
qu'un peu d'eau dans votre vin,*
quoi qu'on dise, ne nuit point;*
qu'ain si le vin bien trempé* ré-
con forte la santé?

Gauthier qui jette le gant.

**Gau thier, fils du
gan tier * de Château-**

**Gon thier, * boit sa
gou tte avec maître**

**Gois, * bon bour-
geois, * et le gros monsieur**

**Gou jon * et le petit Toulon-
geon, * Étienne**

Gin guet, * Alexis

Gen dret, * et Jean-François

**Gau, * dit le Touran-
geau*.**

**Gau thier jette le
gant * à ces braves
gens * d'un air arro-
gant, * d'un ton outra-
geant ; * il les appelle
gueux ; * ceci devient ora-
geux.* Ces
gens- là vont se prendre aux
che veux, * éloignons-nous d'eux.**

G, g, ge, gen, gin, an, au, on, ou, en, eu oi.

Les Jeux.

Jau et

**Jan son,* couchés sur du
jonc,* se disent :**

**Jou ons.* — Oui, mais à quel
jeu? * —Jau dit :**

**J'en sais deux.* L'un, vive la
joie,* c'est le jeu de l'oie.***

J'en tre au cabaret,*

**j'y bois, s'il me plaît.* —Fi donc!* dit
John son.* — L'autre est le nain**

**jau ne,* le jeu favori de Saint-
Jean de Laône.* — Ah!**

je le connais,* neuf, dix, sans valet! *

Jou ez, dit

Jam bart,* quant à moi,

**je pars.* Je vois dans ces
jeux* le**

gen re ennuyeux.* Et puis les

je tons,* où les prendrait-on?

L'Oiseau de Laure.

Lan cel des Andes* et
Lau ssel des Landes* chantent les
lau des,* avec Jean
Clau de,* frère
lai,* leur frère de
lait.* Leur chant n'est pas
laid.* — Ce chant me
plaît.* Je vais aussi chanter les
lau des.* — Tu n'oserais, étant en
blau de.*
Lai sse, ah ! laisse donc, mon cher
Lan vin,* ces braves gens à
leur lutrin;* et dis à
Lou vet,* à Robert
Lin det,* le café est prêt.* L'ami
Leu illet, ce vrai
Len dore,* dort encore.*
L'oi seau de
Lau re,* s'écrie
Lom bard,* aura sa part.

L, l, au, an, en, eu, in, on, om, ai, oi.

Mon cousin Moustalon.

Man gin,*

Mau gin* et

**Mau guin* s'en vont ensemble au
mou lin.* Ils sont tout couverts de
bou e.***

**Mon cousin leur fait la
mou e,* les prend pour des
men diants;* que je
meu re si je**

mens! *

Mon Dieu! pourtant quelle erreur! *

**Mau guin est un grand seigneur,*
maî tre d'un vaste do-
mai ne.***

**Mau gin compte dans le Maine * six
mai sons, quatre**

mou lins.* Quant au notaire

**Man gin,* il n'est pas, selon moi,* le
moins opulent des trois.* Sois donc,
mon cher**

**Mous talon,* à juger un peu
moins prompt.**

Nansouty et le déjeuner.

Nai geon, et
Nau din de
Nan cy* veulent aller à
Neu illy,* et
n'en revenir que jeudi.* —
Non, ma foi, dit
Nan souty; *
Nos tradamus a prédit * que
nous déjeunons ici.

Noi rot, ami de collège,*
nous fait des œufs à la
nei ge.* Nous avons à la maison *
noix confites, saucissons,* et
neuf gâteaux de
Nan terre; * pour le
nom bre, ce n'est guère.* —
N'im porte, s'écrie
Nau clère,* à la guerre comme à la guerre !

N, n, ei, ai, an, au, on, ou, om, eu, en, oi, o, im.

Monsieur Toupet.

Tan sin,*
Tau pin * et
Tou ssaint, * trois
ton dus de ce matin,* vont frappant du
tam bourin; * ils font
tant de
tin tamarre,* qu'ils ont éveillé
Tyn dare,* et le vieux comte
Tou chard,* et le gros monsieur
Tou pet.*
Tou pet, le fameux
Tou pet,* qui fit hier une
ton te; *
tou te la ville raconte * qu'il a
ton du en effet *
trois cents chèvres du
Thi bet.* Rien n'égale le
ti ssu * de ce beau
trou peau
ton du.

La Chiquenaude.

Char lotte * est là, qui
chu chote,* avec
Chi caneau,* et Jean
Cho pineau.* Mais sur le
che min,* elle voit
Ché rubin,* son
cher Chérubin,* qui boit sa
cho pine * près d'une
chau mine * avec
Cho pinel * et maître
Char del.

Char lotte vient à pas de loup,* et le
cher homme est pris sur le coup; * une
chi quenaude,* bien sèche et bien
chau de,* lui est décochée.* — Aïe!
s'est-il écrié,*
j'ai le doigt cassé.* — Non pas, mon
ché ri,* il n'est qu'engourdi.

Le Cygne d'Agnès.

*Agnès a un cygne,
d'une blancheur insigne,
présent du comte Rognat,
seigneur auvergnat. —*

*Voilà une queue à rogner,
et des plumes à aligner,
dit aussitôt Joseph Vignole,
l'architecte de Champagnole.*

*Mais où mettrons-nous les rognures? —
Dans l'une de ces encognures. —*

*Ah! vous allez trop le rogner,
c'est assez, il faut le baigner. —*

*O ciel! il reste au fond de l'eau! *
s'est écrié monsieur Daigneau;
il a été par trop rogné. —*

*O mon Dieu! mon cygne
est noyé! s'est écriée la pauvre Agnès;
ils l'ont envoyé ad patrès.*

Gail en action.

*Gail court à tire-d'ailes
à Bagatelle,
frottant son pain avec de l'ail,
c'est sa volaille.*

*Vois comme il brave le soleil!
c'est qu'il veut remplir sa corbeille
de prunes de mirabelle,
qui soient très belles.*

*En route il prend un écureuil,
qui grimpait sur un chèvrefeuille;
c'est l'écureuil d'une bégueule
qui jabote, même étant seule.
Puis il coupe un pied de fenouil,
dont il se fait une quenouille,
à l'entour de laquelle il roule
quatre à cinq tiges de ciboule.
Que fera-t-il de tout cela? —
Cela ne nous regarde pas.*

Ail, aille, eil, eille, euil, euille, ouil, ouille.

Saul et Saül.

*Voyez-vous notre ami Paul,
assis avec le jeune Saul,
tout près d'Ogul et de Saül?
— Oui, je vois aussi Bélisaire,
qui prend la haire,
et plus loin la bonne Zaire,
qui ne peut s'empêcher de rire;
pourtant on ne peut la haïr.*

*Saul met son habit de toile,
à cet habit coud une étoile,
et puis se croyant un Achille,
il déclame contre Zoïle,
contre Momus, Antinoüs;
mais entre nous,
il est au moins à moitié fou.*

Le Faisan et la Faisane.

*Rausan plume un ortolan,
 qui a un an,
 un canard et une cane,
 un faisan et une faisane.*

*Le faisan est très ancien,
 c'est le doyen;
 la faisane est très ancienne.
 c'est la doyenne.*

*Toi, qui parles, quel est ton nom?
 comment dis-tu qu'on te nomme?*

*— Le bon homme;
 c'est moi qui suis votre voisin,
 car, tenez, voilà mon jardin,
 où depuis dix ans je jardine;
 permettez-moi que je voisine.*

*Je ne serai point importun,
 c'est trop commun.*

*Ma femme est la moins importune
 de la commune.*

Le pâté d'Amiens.

O le beau pâté d'Amiens!

disait un chien

syrien, européen, asmonéen;

le nom n'y fait rien.

Si je l'avais sous la dent!

Rougemont, qui l'entend,

lui dit : Hé bien donc! prends-en.

— Non pas, car mon maître m'apprend

que dans l'Orient,

d'où il vient,

les chiens respectent le tien, le mien.

En ce moment, le maître survient,

et dit à son chien : C'est bien.

Hé bien! tiens, voilà du pâté

d'Amiens.

Je me ris de ceux qui rient,

aussi bien que de ceux qui crient;

moi j'aime à reconnaître un chien,

qui voit tout, et ne prend rien.

Le remède émollient.

En douze combien de fois trois?
Tu me répondras : quatre fois,
ou quatre; c'est le quotient.
Mais dis-moi donc, mon cher client ,
qu'as-tu dans ce récipient? —
C'est un remède émollient,
que je peux prendre à bon escient ;
il est sans inconvénient.
Si vous êtes un peu patient,
je pourrai vous dire comment
j'ai fait venir de l'Orient
son principal ingrédient ;
enfin, par quel expédient
les marchands qui me l'expédient
l'épurent et le rectifient ;
il est toujours frais quand il vient,
ainsi que tout ce qu'il contient.

OBSERVATION.

Il a été prouvé par des milliers d'expériences, qu'avant d'avoir lu la moitié des contes, on peut lire dans toutes sortes de livres, sans faire beaucoup de fautes; mais si l'on achève la lecture des contes, et qu'on ait procédé d'après les instructions que nous allons donner, il est certain que dès lors bien peu de mots pourront arrêter le nouveau lecteur.

PROCÉDÉS ET MOYENS

D'ENSEIGNEMENT.

INSTRUCTION SUR LES FIGURES.

Vous ouvrez le livre , pages 4 et 5.

A gauche , vous voyez les figures qui représentent les êtres connus ;

Vis-à-vis , à droite , vous voyez des figures moins marquées , connues sous le nom de lettres. Au dessous , vous trouvez l'explication que vous lisez.

Vous parcourez ainsi les autres figures , jusqu'à la page 19 , qui se termine par la 68^e ou dernière.

Pouvant alors les expliquer toutes avec facilité , et sans être obligé de lire les explications ,

Vous commencez ainsi :

En montrant la 1^{re} figure , vous dites à l'enfant :

« Vois-tu cet enfant qui se heurte contre une branche d'arbre , et crie *Ah!* on l'appelle monsieur A. »

Et en montrant la figure 2 , vous dites : « C'est son petit garçon qui court après lui , rencontre aussi une branche d'arbre , se blesse , et crie *ah!* C'est le petit monsieur a. »

C'est ici comme une lanterne magique qui captive , au plus haut degré , les regards et l'attention de l'enfant. Vous pouvez , dans la première demi-heure , parcourir au moins la première moitié des figures ; elles seront presque toutes retenues.

Il faut éviter de prononcer le mot *lettre* , il ne faut pas même que l'enfant se doute qu'on a le dessein de lui apprendre à lire.

Toutes les figures étant connues, on procède ainsi :

1° On ouvre le livre , pages 4 et 5 ; et non seulement on dit , à la vue des figures 1 et 2 , c'est monsieur A , le petit monsieur a ; mais on répète les mêmes noms à la vue des figures correspondantes , quoiqu'elles ne soient pour nous que des lettres. Mais il est bon que l'enfant soit maintenu dans l'illusion , que , dans les simples lettres elles-mêmes , il retrouve les mêmes scènes.

Le gros jambage de l'A capital , c'est monsieur A ; le petit , c'est le tronc d'arbre , et le transversal est la branche qui blesse.

On fait lire de cette manière les figures de la gauche et toutes celles de la droite , jusqu'à la page 19.

2° On ne montre plus à l'enfant que les figures de la droite , vulgairement appelées lettres.

Lorsqu'il hésite à en nommer une , on lui montre la figure correspondante placée à gauche , et on lui dit : C'est la même chose , c'est le même nom.

Lorsqu'on aura lu les quatre premiers contes , et que , par l'effet de la seule *routine* , on pourra en reconnaître tous les mots , on appellera à son secours les figures. L'enfant dira ou montrera par quelle figure commence chaque mot , chaque syllabe.

INSTRUCTION SUR LES CONTES.

Vous ouvrez le Cours de lecture à la page 23, et vous lisez le conte, sans trop regarder sur le livre.

Omar, dit le grand gosier.

Vous recommencez encore seul, mais à chaque verset que vous lisez, vous élevez le bras et vous plongez le doigt index de la main droite sous le dernier mot, qui est suivi d'un astérisque, *cris**, *Obri**, etc., et vous faites une pause.

Jusque-là, l'enfant n'a été que spectateur.

Premier Exercice.

Vous placez l'enfant à votre gauche et vous lui dites : Regarde bien ; ensuite tu feras comme moi. Vous lisez :

A mar
a ppelle à grands cris*.

Portant le doigt index sous le mot *cris**.

L'enfant répète le verset, en plongeant aussi le doigt sous le dernier mot.

S'il hésite ou se trompe, vous répétez le verset ; vous poursuivez ainsi alternativement jusqu'à la fin du conte.

Deuxième Exercice.

Vous dites à l'enfant : Écoute et regarde. Vous lisez :

A mar
a ppelle à grands cris... cris... cris*.

Vous montrez du doigt et vous répétez le mot *cris**.

Vous continuez, attirant la même attention sur *Obri**, *dit-il**, etc. Ensuite vous interrogez l'élève en lui montrant ces différents mots, *cris**, *Obri**, *Omar**, etc.

S'il hésite ou s'il se trompe, par exemple sur le mot *cris**, lisez la partie du verset qui précède,

Amar appelle à grands... L'enfant ne peut guère manquer d'achever le verset, en ajoutant *cris**.

Vous demandez tous les mots *astérisés* ; la rime et la mesure aident singulièrement la mémoire, et puis on a ce qui précède : c'est un moyen qui manque rarement son effet.

On ne quitte cet exercice que quand l'enfant peut dire tous les mots rimés et *astérisés*.

Troisième Exercice.

Vous dites à l'enfant : Voici une autre chose. Attention. Vous lisez, en montrant du doigt chaque mot.

A mar
a ppelle à grands cris *.

Vous lui donnez des jetons, et vous dites :

Compte combien de fois je pose le doigt, et vous répétez le verset ; l'enfant dit : Cinq fois. Vous lui répondez : Voilà donc cinq mots que je viens de lire.

Vous recommencez : *Amar appelle à grands cris* *.

Mais aussitôt que vous avez prononcé un mot et levé le doigt, l'enfant pose le sien à la même place, répète le même mot, ainsi de suite jusqu'à la fin du conte.

Alors vous dites : Nous avons bien souvent posé le doigt, nous avons vu autant de mots.

Vous lui montrez ceux qui se sont reproduits le plus souvent et que vous présumez les plus faciles à retenir, et vous dites : Quel est ce mot-là ?

Quand ces exercices ont été bien faits et *suffisamment répétés*, l'enfant doit pouvoir répondre sur tous les mots, dans quelque ordre qu'ils lui soient demandés. D'ailleurs, il s'aide lui-même, ou bien vous l'aidez, en lisant un ou plusieurs des mots qui précèdent.

Quatrième Exercice.

Vous dites à l'enfant : Regarde comme je fais, etc. ; vous prononcez en deux temps, et en frappant de la main sur la table :

A...mar... et vous dites à l'enfant :

As-tu vu et entendu comme j'ai prononcé ce mot ? Il y a donc deux choses dans A...mar ; d'abord monsieur A, et puis mar.

Vous recommencez, prononçant de même tous les mots initiaux en deux temps, en frappant de la main sur la table.

Cinquième Exercice.

Vous prenez une règle plate (ou un carré de carton ou de papier) et vous couvrez la page, ne laissant paraître que ce qui est à gauche de l'alignement, déjà marqué par un peu de blanc.

A mar
a ppelle à grands cris *
Ho noré
O bri *

Vous lisez comme dans un syllabaire *A, a, ho, o*, etc. L'enfant répète. S'il hésite ou se trompe, il y a quatre moyens de le mettre sur la voie :

1° C'est de découvrir le mot ;

2° C'est de lire un ou plusieurs des mots qui le précèdent ou qui le suivent ;

3° C'est de montrer les lettres placées entre les deux filets au bas de la page ;

4° C'est de recourir aux figures, pages 4 et 5.

Il faut borner à la première syllabe des mots initiaux de chaque ligne cette décomposition du mot en syllabes.

Si l'enfant s'étonne que la première partie du mot *ho-mard* et celle du mot *O-mar* se prononcent *o*, vous lui direz que la figure *h* est nulle dans la lecture, ou qu'elle ne se prononce pas.

Les autres contes compléteront les mille syllabes élémentaires qui suffisent pour la composition de tous les mots.

Arrivé au 5° Exercice, lorsqu'il s'agit de faire reconnaître les syllabes initiales, comme dans *Ra...ton*, au lieu de nommer la première lettre *R*, on se contente de la montrer en faisant un signe qui la rappelle, par exemple en imitant avec le doigt le frôlement indiqué dans la figure ; on montre *a* et on prononce *Ra*.

Il est essentiel de ne point accoutumer l'enfant à nommer les deux lettres : car il aurait, par l'ancienne épellation, *errha*, et par la nouvelle *reha*.

Quand il saura lire, et qu'on lui demandera comment s'écrit *raton*, il pourra dire, sans danger pour la lecture, *r...a...t...on*, etc. et même nommer les deux dernières lettres.

Sixième Exercice.

1° L'enfant lit tout le conte, verset par verset, sans y faire aucune autre distinction.

2° Il lit tous les mots de rimes qui terminent les versets, comme *cris*, *Obri**, etc.

3° Il répond sur tous les mots initiaux qui lui sont montrés ;

4° Il répond sur ceux des quatre-vingt-douze mots dont se compose le conte, en quelque ordre qu'on les lui montre. Il faut toujours commencer par lui demander ceux qui se reproduisent le plus souvent.

5° Il lit tous les mots initiaux en détachant la première syllabe : *A...mar* ;

6° Il lit, comme dans un syllabaire, la première syllabe de tous les mots initiaux.

Les autres contes sont soumis aux mêmes exercices.

Exercice général.

Il y a dans tous les livres un nombre de mots, comme *il, elle, un, une, etc.*, qui se reproduisent souvent. C'est à faire reconnaître promptement ces mots qu'il faut d'abord s'attacher ; ce sont d'utiles notions, qui aideront à trouver une partie des autres mots.

à	bon	être	les	qui	un
a, il a	dit, dit-il	il	leur	sa	une
allons	d'un	je	leurs	son	voilà
au	est	la	mais	sur	voir
avec	et	le	que	tout	

Quelques-uns, comme *un*, reparaissent jusqu'à dix fois dans ces quatre pages. Que l'enfant s'exerce à les noter au crayon, ou à vous les montrer.

USAGE DES FIGURES

Comme moyen mnémorique pour retenir les mots, les décomposer et les recomposer.

Je suppose que l'élève en est au point qu'il peut reconnaître de routine, c'est-à-dire par l'effet de ses lectures, tous ou presque tous les mots des contes qu'il a lus, et qu'on veuille qu'il s'en rende compte ; on lui demandera, par exemple, qu'il décompose le mot *raton* ; il faudra qu'il dise en deux temps *ra...ton* et qu'il montre que dans sa première syllabe il y voit la figure *r*, qui est celle de l'homme du tambour de basque, ensuite monsieur *a* ; que dans *ton* il y a la figure *t* et la figure *on*.

S'il s'agissait au contraire de composer le mot *raton*, il dirait de même que la première partie ou syllabe est *ra* et la seconde *ton*.

Invité à dire les lettres, il les nommerait successivement ; tout en sachant, par exemple, que *o....n* ne se prononce pas *o....enne*, mais *on*, et que ces deux lettres ne font qu'un son indivisible.

DERNIÈRE OBSERVATION.

Il suffit d'avoir indiqué aux mères un certain nombre de procédés à suivre pour l'application de cette méthode. Elles trouveront elles-mêmes, au besoin, les moyens de compléter et de faire réussir leur enseignement.

Lorsque les enfants sauront lire couramment dans les livres imprimés (1), il sera utile de les habituer à la lecture des manuscrits. Les exercices qui suivent suffiront pour les rendre capables de déchiffrer toute espèce d'écriture.

(1) On pourra mettre entre leurs mains les *Premiers Exercices de mémoire*, qui font partie de ce cours d'éducation.

Exercices Manuscrits.

1.^e Exercice.

Du Lever et du Couchev.

Dans l'intérêt de la santé, comme de ses devoirs il ne faut donner^t au sommeil que le temps indispensable pour se reposer^t.

Huit heures de sommeil suffisent au repos du corps, à moins qu'on ne soit malade ou qu'on n'ait été excessivement fatigué.

Se lever^t matin est une excellente habitude à prendre. L'homme, quelle que soit sa condition, est né pour le travail. Le soleil ne paraît chaque matin que pour^t le rappeler^t à sa tâche.

Le premier devoir qu'on ait à remplir en s'éveillant, est d'offrir^t son cœur à Dieu, souverain créateur de toutes choses. Il faut sortir^t ensuite du lit avec modestie, s'habiller^t, et réciter^t à genoux les prières d'usage. Après avoir rempli ces devoirs, les enfants doivent aller^t offrir^t leurs respects à leurs parents, cette obligation, d'ailleurs si agréable, est prescrite par la nature et la reconnaissance.

Les enfants doivent pareillement ne jamais se coucher^t sans remplir les mêmes devoirs.

En général, la pudeur^t et les convenances sociales défendent de s'habiller^t ou de se déshabiller en présence de quelqu'un, lorsqu'on peut fuir autrement.

On doit se faire une règle indispensable, de s'occuper des soins de propreté, de se laver le visage et les mains, de se nettoyer^t les oreilles, et de se peigner chaque jour^t les cheveux.

Des Repas et des Divertissemens.

Se laver les mains avant que de se mettre à table est une règle prescrite par la propreté. Dès qu'on a pris le siège il faut s'asseoir et se tenir de manière qu'on ne soit ni renversé nonchalamment sur le dos de la chaise, ni courbé; encore moins accoudé sur la table, on ne doit y appuyer que le poignet.

C'est un signe manifeste de gourmandise de se faire servir le premier, et de marquer son avidité par le remuement de son assiette, ou par quelque autre signe que ce soit.

Si la santé exige de boire pendant le repas, la sobriété défend de le faire trop souvent et de s'y exciter mutuellement. Pour cesser de manger, il ne faut pas attendre que le signal, pour se lever de table, soit donné, ou que le maître de la maison se lève: on ne doit manger ni le premier ni le dernier. Il ne faut pas non plus s'accoutumer à dormir après le repas: ce sommeil peut être très-peccieux; encore moins doit-on se livrer à des exercices trop violents.

La conversation forme la récréation la plus ordinaire après le repas; elle doit être enjouée, mais les rires doivent toujours être modérés: rire avec éclat, c'est grossièreté; rire de tout indifféremment, c'est légèreté ou bêtise.

On ne doit jamais tourner personne, en ridicule pour se procurer l'occasion de se réjouir; et la Religion doit toujours être respectée dans la conversation.

Les Jeux d'exercice doivent toujours être préférés à ceux d'application; mais il faut y être modéré, et ne pas s'y échauffer outre mesure.

Le Travail des mains.

Cette pratique est devenue commune parmi nous; elle ne peut que faire beaucoup d'honneur aux filles.

Dans ces siècles reculés qui se ressentent de l'heureuse simplicité du monde encore jeune, les Dames les plus qualifiées s'occupaient à des travaux très-pénibles et qui nous paraissent maintenant bas et méprisables. Jara, dans une maison riche et opulente et avec un très-nombreux domestique, préparait de ses mains à manger aux hôtes. On voyait Rebecca et Rachel, dans un âge encore tendre, revenir de la Fontaine, les épaules chargées de vaisseaux pesants, remplis d'eau. Chez Alcinoüs, roi des Phéaciens, qui exerçait l'hospitalité avec une magnificence vraiment Royale, la jeune princesse Nausicaë, sa fille, ne rougissait point d'aller à la rivière, laver elle-même le linge.

Le Dece a conservé cette louable coutume du travail des mains dans toute les temps et dans tous les pays.

L'histoire remarque qu'Alexandre, le plus grand des Conquérants, et l'Empereur Auguste, maître de l'Univers, portaient des habits travaillés par leurs Mères, leurs Femmes ou leurs sœurs.

Le Christianisme nous fournira d'autres modèles non moins illustres.

L'important est d'appliquer le travail des mains, non à des ouvrages frivoles, mais à des choses utiles et d'usage. On voit plusieurs Dames se donner par ce moyen des amusements en tout ou en partie, ce qui a son mérite et doit être estimé.

Sophie, ou la bonne petite fille.

Sophie était la plus aimable petite fille qu'on pût voir; jamais elle n'était fâchée, jamais elle ne pleurait; elle souriait continuellement et semblait ne vivre que pour obliger tout le monde.

Quand elle se levait le matin, elle avait soin de ne pas faire de bruit, parce que sa grand'Maman qui était bien vieille, bien vieille, restait un peu plus tard que les autres dans son lit. Après avoir prié le bon Dieu, à genoux devant sa petite chaise; elle prenait son livre et étudiait un peu la leçon qu'on lui avait marquée la veille, puis elle venait, d'un air content, demander son déjeuner. Jamais on ne l'entendait se plaindre de ce qu'on lui avait donné. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle courait embrasser son Papa et sa Maman dès qu'elle les voyait, et qu'elle souhaitait le bon jour à tout le monde; elle était si bonne que dire quelque chose d'agréable, était son plus grand plaisir.

Quand elle allait se promener, si elle rencontrait un pauvre, elle lui offrait le peu dont elle pouvait disposer; si elle n'avait rien, elle le regardait au moins avec bonté.

Jamais elle ne revenait des champs sans rapporter une fleur pour sa mère; elle savait que cela lui valait un baiser.

Tant qu'elle avait quelque chose à faire, on ne la voyait point jouer; elle se disait: "Il faut que je me dépêche d'étudier ma leçon, j'ai plus de temps à donner au plaisir." Quand on la reprenait elle se taisait et tâchait de mieux faire.

Elle était d'une propreté ravissante, sa petite chambre était toujours parfaitement rangée; ses livres n'avaient aucune tache et son écriture n'était point barbouillée de gras et vilaine pûtes noires.

À table, elle se comportait avec la plus grande décence, attendait qu'on la servît, et ne se mêlait de la conversation qu'autant qu'on l'y engageait.

Comme elle était assise à côté de son plus jeune frère, elle allait à ses besoins, lui coupait son pain, sa viande; pelait sa poire ou sa pomme, soutenait son verre quand il buvait, essuyait sa bouche et accompagnait ces soins de mots d'amitié et de caresses. Enfin elle était si aimable et si douce, si complaisante et si obéissante, qu'on ne l'appelait généralement que la bonne petite fille.

Je conseille aux jeunes Demoiselles de son âge de s'en imiter, afin de mériter un si beau surnom; elles seront alors l'espoir et la consolation de leurs parents.

Le Moucheron.

Un Moucheron en se jouant aux rayons du soleil, tomba dans l'embuscade d'une araignée; il eut beau s'agiter, bourdonner pour se dépêcher, ses efforts ne servirent qu'à donner l'éveil au monstre, retiré dans un coin obscur. Déjà la hideuse bête courait sur son fil et s'approchait du pauvre moucheron, c'était fait de lui, si un Berger qui se reposait en ce lieu, et qui voyait l'embaras du misérable insecte, n'eût d'un seul souffle, brisé le filet, mis l'araignée en fuite et rendu la liberté au moucheron.

Vous allez voir que ce bienfait ne fut pas perdu. Invoité par le calme des champs et la pelouse semée de scorpole, le Berger s'étend de son long, ferme les yeux et se livre au doux sommeil. Déjà il jouissait des plus beaux rêves, lorsqu'il sentit sur son bras la vive piquée d'un insecte; il regarde et reconnaît le moucheron même qu'il a sauvé de la mort. Ah! misérable, s'écrie-t-il avec indignation, est-ce ainsi que tu reconnais mon bienfait? au moins tu ne jouiras pas de ton ingratitude.

En disant ces mots, il lance sa main dans l'air, saisit le moucheron et l'écrase.

À peine a-t-il assouvi sa colère qu'il entend un long sifflement; il se retourne et voit avec horreur un serpent qui se glissait auprès de lui. La frayeur lui laisse cependant le temps de fuir; mais quand il fut remis un peu, il réfléchit au service que lui avait rendu le malheureux insecte; sans lui, sans son avertissement, le serpent aurait pu lui déchirer le sein.

Le Berger pleura le sort du moucheron et conserva ses débris avec reconnaissance.

6^e Exercice.
La partie de Balle.

Plusieurs enfans jouaient à la balle sur une pelouse. Au milieu de leur joie; la balle vola contre la fenêtre d'une maison située près de là et cassa un carreau. Les enfans consternés, prirent la fuite, et convinrent entre eux, de ne pas trahir le coupable.

Le lendemain, les petits garçons revinrent sur la pelouse, et le Monsieur dont le carreau avait été cassé, fit appeler les plus grands dans sa chambre pour les interroger. Mais pas un ne dit le nom du coupable.

Celui-ci qui se nommait Charles, n'était pas présent au moment de l'interrogatoire. Lorsqu'il arriva enfin, triste et tremblant comme la feuille, il apprit ce qui venait de se passer; et dit en lui-même: 'J'aurais tort de laisser planer des soupçons sur mes camarades; je vais aller trouver ce Monsieur, lui raconter comment ces accidens est arrivé et promettre de payer le dommage, aussitôt que j'aurai gagné un peu d'argent, ou qu'on m'en donnera.

Charles, sans rien dire à ses camarades, qui auraient peut-être cherché à le dissuader de son dessein, alla chez le Monsieur, lui demanda pardon, et promit de l'indemniser, avec le temps, du tort qu'il lui avait causé.

La franchise de cette conduite toucha beaucoup ce Monsieur; non seulement il pardonna à Charles, mais apprenant que ces enfans étaient pauvres, il s'engagea en outre à le mettre en apprentissage et à fournir l'argent nécessaire pour son entretien.

Quand nous causons du tort à notre prochain, nous sommes obligés de le réparer autant qu'il dépend de nous. Avouer franchement les fautes que l'imprudence ou la mauvaise humeur nous fait commettre, est le moyen le plus sûr et le plus honorable d'éviter les réprimandes et les châtimens. Accuser ou laisser accuser les autres de nos fautes, annonce une âme vile et corrompue.

La Peur — (Imité de l'Anglais).

Sophie Boyau n'avait encore qu'une année, et déjà elle savait lire, dessiner et jouer du piano mieux qu'aucune petite fille de son âge. Elle était obéissante envers son papa et sa Maman, affectueuse avec ses frères en sœurs et toujours prête à rendre service à ses petites amies, pourvu qu'elle ne fût pas obligée de monter un étaye le soir, de rester dans le jardin, seule, à la brume, ou d'aller se coucher ayant ses sœurs : tel était le résultat des récits qu'elle avait entendus faire de géants, d'esprits, de fées et de monstres de différentes espèces.

Sophie avait un frère qui était doué du meilleur caractère et qui accompagnait sa sœur toutes les fois qu'elle l'en priait, mais malheureusement, elle lui avait conté de si terribles histoires, pour lui prouver que ses frayeurs étaient fondées, que le persage Harcy ne tarda pas à devenir aussi poltron qu'elle.

Souvent sa Maman avait cherché à lui faire voir combien il était ridicule de croire à de pareilles chimères, c'était inutilement. Son imagination lui montrait sans cesse des choses étranges et lui faisait entendre des bruits extraordinaires : tantôt c'était un arbre qui elle prenait pour un géant; tantôt le bruit d'une fenêtre ouverte par le vent, lui semblait être le gémissement affreux de quelque mauvais génie.

Toutes les fois donc qu'elle se trouvait seule à la maison ou dans le jardin elle éprouvait de violents battements et elle s'enfuyait avec la rapidité de l'éclair pour aller chercher de la compagnie. Tous les objets qu'elle apercevait sur son passage lui paraissaient extraordinaires; si elle avait osé les regarder en face, elle aurait ri de sa sottise.

Un jour, elle accourut au salon en pleurant et en assurant à sa mère que ce n'était qu'à peu beaucoup de peine qu'elle avait échappé aux poursuites d'une créature hideuse, qui, avec ses grands bras étendus, avait voulu la saisir par le cou. Sa mère et ses frères et sœurs ne purent retenir leurs éclats de rire à ce récit effrayant; cependant on consentit à aller avec elle à la poursuite du monstre en question : ce monstre, c'était..... le portemanteau sur lequel le domestique avait accroché un habit pour le battre.

Il ne fut de même de toutes les visions, objets de sa frayeur; on les lui montra ou les lui fit toucher, et on lui persuada bientôt qu'il n'y a rien de surnaturel dans le monde, et que tout ce qui nous paraît étrange ou effrayant au premier abord, n'est que l'effet d'une imagination qui n'est encore réglée, ni par la sagesse, ni par le raisonnement. On ne guérit pas de la peur, dit-on; notre gentille Sophie est un exemple du contraire; son frère se corrigea bientôt aussi du même défaut, et tous deux étaient ensuite les premiers à rire de leur crédulité.

8^e Exercice.

Henriette.

Le 22 Décembre 1837, vers cinq heures du soir, il faisait bien froid; une pauvre femme n'ayant plus de pain à braver à ses enfants, plus de bois pour les chauffer, pleurait et se désolait; ce qui augmen- tait encore son chagrin, c'est que son mari était malade au lit depuis deux mois; pendant ce temps, elle avait vendu tout ce qu'elle possédait que vais-je faire, disait-elle, que vais-je devenir! Mes enfants, mon pauvre mari! Rien pour le soulager! Mon Dieu, ayez pitié de moi, vous qui êtes si bon, vous n'abandonnerez pas une malheureuse mère!" Et elle pleurait encore plus fort. Mais le bon Dieu, qui lisait dans le fond de son cœur, eut pitié d'elle et lui envoya une bonne inspiration. Alors elle se souvint qu'elle avait travaillé chez Madame de la Gastine pendant quelques semaines de l'été, que cette dame était bien charitable; elle prit aussitôt la résolution d'aller la trouver. Elle essuya ses larmes et demanda à sa voisine de garder pendant une heure seulement son mari et ses enfants, puis elle partit avec confiance.

La voilà courant chez M^{me} de la Gastine; elle arrive, on l'introduit, elle raconte ses peines à cette excellente dame et lui expose la triste position où l'a réduite la maladie de son mari. M^{me} de la Gastine, tout d'une fois, fait appeler la jeune Henriette, sa fille adoptive, la prend en particulier et lui dit: "Henriette, une pauvre femme, mère de six enfants, est dans une affreuse misère; elle n'a pas de pain, pas de vêtements, pas de feu pour ses petits enfants, son mari est malade depuis trois mois, elle a épuisé toutes ses ressources, elle pleure et implore ma charité. J'ai senti que tu avais un peu d'argent dans ta tirelire, et que tu pourrais m'aider à la secourir. Cet argent, tu le sais, était destiné à t'acheter une jolie robe et des souliers; si tu donnes à cette malheureuse femme, il faudra renoncer à acheter l'un ou l'autre de ces objets, car je suis forcée d'économiser beaucoup; il y a tant de malheureux à secourir!"

Henriette écoutait attentivement le récit des malheurs de cette femme, et les yeux fixés sur M^{me} de la Gastine, ne faisait pas un mouvement: elle semblait comprendre la douleur de la pauvre mère et la souffrance des enfants. De grosses larmes tombaient de ses yeux. Aussi, quand M^{me} de la Gastine lui adressa cette question: "Que veux-tu donner, Henriette?" elle répondit avec empressement: "Tous, madame, tous".

Madame de la Gastine la prit alors dans ses bras, la couvrit de baisers, et se trouva heureuse d'avoir accordé sa protection à la petite Henriette qui avait un si excellent cœur.

9^e Exercice.
Lilie ou la petite fille entêtée.

"Lilie, dit à sa fille Madame de Luzzy, venez afin que votre bonne robe habille, nous irons nous promener. En ce moment, Lilie était devant une table, occupée à faire avec une plume et de l'encre, des maillons, des arabes, et d'autres belles choses de ce genre; cela l'amusait. Elle répondit à sa maman sans se dérangeo: "Tout à l'heure, Maman. — Vous à l'instant même, ma fille, dit la maman, je serai près de vous dans une minute, vous ne devez pas me faire attendre. — C'est que j'achève une robe. — Laissez votre robe et obéissez à votre maman ou j'enverrai chercher à la promenade avec votre robe sale. — Cela ne m'est égal!... — Lilie prit la main de sa mère, quitta sa griffonerie et obéit. — "Forcée de quitter son dessin, Lilie prit de l'humeur; elle poussa la table si rudement que l'encre se répandit et coula sur sa robe, laquelle fut tachée du haut en bas.

Honteuse de cet accident, Lilie eut bien voulu trouver sa bonne pour qu'elle lui eût bien vite une autre robe; mais M^{me} de Luzzy en lui en donna pour le temps; elle appela sa fille, et sans paraître faire attention à l'accident qui venait d'arriver, non plus qu'à la honte de sa fille, elle la mena à la promenade en milieu du beau monde.

La pauvre petite Lilie n'osait pas lever les yeux; elle cherchait à se cacher derrière sa mère; mais M^{me} de Luzzy qui voulait la punir de son entêtement, la mettait toujours devant elle. Sous-comble de malheur, plusieurs Dames, amies de M^{me} de Luzzy, vinrent la rejoindre avec leurs filles, toutes unies et comme de toujours. C'est alors que Lilie sut voulu entrer en terre pour se soustraire à tous les yeux! Bien-tôt elle devint le sujet de la conversation. "Qu'est-il donc arrivé à votre petite? — Demandez-moi de ces dames? — Comme elle est faite, dit une autre, est-ce mademoiselle votre fille? cette robe sale et remplie de taches ne lui ferait-elle pas honte? Ses bonnes amies de Lilie s'en blâmaient aussi la méconnaissance; elles la regardaient d'un air qui lui portait le cœur. Cette situation pénible fut une fin; les dames s'en étant allées, Lilie retourna chez elle.

La pauvre enfant se dit tout un mot dans le chemin, de grosses larmes coulaient de ses yeux; lorsqu'elle fut arrivée à la maison, elle se jeta aux genoux de sa mère. "Oh! maman, lui dit-elle en joignant les mains, oubliez mon entêtement et votre obéissance; je suis bien punie par le chagrin qu'il m'a fait éprouver!" Et Lilie, invincible, mettait son visage dans la robe de sa mère en fondant en larmes. M^{me} de Luzzy prit sa fille dans ses bras, l'embrassa et l'ayant mise sur ses genoux: "Trouvez-tu, mon enfant, qu'il y ait quelque chose à gagner pour un enfant, de résister à son père et à sa mère? Non, maman, répondit la petite. — Eh! bien, ma fille, reprit M^{me} de Luzzy, souviens-toi toujours de bonne grâce à ma volonté, et la tête dressée à ta mère si on querre les péchés auxquels tu parais si sensible. Embailleras par moi tes compagnes quand elles t'écouteront ouge; sois obéissante et que ta mère fera tout ce qu'elle voudra; la robe que tu as portée, ne pourra plus t'être d'humiliation. Un enfant bien sage est aimé et estimé de tout le monde.

10^e Exercice :
Le Lynx et la Taupe, (Fable).

Dans le fond d'un bois épais, un Lynx cignait ses dents au pied d'un arbre en attendant sa proie. Il aperçut une taupe à demi enterrée sous une taupinière qu'elle venait d'élire. « Hélas ! pauvre créature, dit le lynx, combien je te plains. Jupiter a été bien cruel en te privant de la lumière du jour qui réjouit tous les êtres. Tu ne dois exister qu'à demi, et ce n'est, je pense, un service à te rendre, que de te débarrasser d'une vie aussi triste. Je voudrais te remercier de votre bonté, » répliqua la taupe, « mais je pense que j'ai assez de l'activité pour suffire à mon état et à mes besoins. Quant au reste, je suis entièrement satisfaite de la faculté que Jupiter m'a départie, et je croi qu'il nous dispense à chacun de nous suivant les besoins de notre condition. Je n'ai pas, il est vrai, votre vue par cœur, mais j'ai de bonnes oreilles qui me servent tout aussi bien. Et dans ce moment, par exemple, un bruit que j'entend. O derrière, vous m'avez dit de fuir l'approche du danger. » Et en disant cela, elle entra dans son trou, tandis qu'un grand-laiton par la main d'un chasseur, vint frapper juste au cœur le Lynx à la vue subtile. Nous devons tirer parti de talents que nous possédons, au lieu de nous occuper à déprécier ceux qui sont accordés aux autres.

Un bon Conseil vaut de l'Or. (Conte).

La petite Marie venait de manger une pomme et se disposait à en faire de même pour les pépins. Son frère Auguste, plus âgé qu'elle, entra tout à coup de l'école et lui dit : « Ma sœur, si tu savais ce que je sais, tu ne mangerais pas ces pépins. — Et bien ! que sais-tu donc ? — Le Maître d'école vient de nous dire qu'un pépin planté en automne, peut avec le temps, donner un arbre portant d'excellents fruits. »

Les deux Enfants se rendirent au jardin et plantèrent ces pépins dans un coin retiré, et en peu d'années il en résulte des arbres. Auguste et Marie avaient eu soin d'arracher les mauvaises herbes à mesure qu'elles paraissaient et de mettre des tuteurs aux jeunes plantes provenant de leur pépinière.

Dans l'intervalle Auguste avait appris à greffer, il exerça son talent sur ses sommiers et réussit à merveille. Lorsque Marie et Auguste furent grands leurs six sommiers leur donnèrent presque tous les ans d'excellentes pommes. Un jour qu'ils étaient occupés à cette récolte, Auguste dit à sa sœur : « Si je ne suis pas bien fait de te conseiller de ne pas manger ces pépins ? — Assurément, répondit Marie, mais si tu n'avais pas eu la bonté d'être envoyé à l'école, tu n'aurais pas appris tout de choses utiles. »

Un bon conseil vaut de l'or. Tout ce qui est utile doit nous sembler précieux.

Sophie ou le Cadeau de bonne Année.

Vous oubliez toujours, Sophie, je ne puis obtenir de vous une seule lettre de faire part par jour, cela me fait de la peine. Comment apprenez-vous à travailler? Si vous ne aimez, ma fille, vous cherchiez à me plaire en m'obéissant; au moins vous vous en trouvez bien, car ma mère ne veut jamais que le bonheur de son enfant.

C'est ainsi que s'est Derbois parloit à sa fille, jeune personne douce et aimable, mais très peu laborieuse. Sophie aimait tendrement sa mère, cependant si vous m'aimez, vous cherchiez à me plaire en m'obéissant, renouant sans cesse à sa mémoire, et affectueux. Elle prit la résolution de vaincre sa paresse, et de prouver à sa maman son attachement et son obéissance.

Jappie allait à l'école. Elle étoit bien, écrivait et comptait passablement; c'étoit tout ce dont elle avoit besoin dans son état. Le président se fâchoit qu'elle se mit de son côté au travail; elle eut le bon esprit d'en faire la réflexion et s'appliqua à travailler plus qu'elle n'avoit encore fait. Il lui vint dans l'esprit de s'occuper à sa mère une preuve convaincante de son changement; voici comment elle s'y prit: Madame dit-elle à sa maîtresse d'école, j'ai jeté franc dans ma bourse, je voudrais que vous en fîtes la bourse d'acheter de la mousseline pour faire une collerette à Maman; je la broderai et je lui en ferai cadeau à la bonne année, nous avons trois mois d'ici là; je pars, en m'appliquant, avoir fait la collerette pour cette époque désirée. Quelle est la maîtresse qui se refuserait à secourir d'aussi louable intention? Et si y en a point; au contraire, chacun est disposé à prêter le main à ces vus innocentes qui tournent à l'avantage de tous le monde. La maîtresse acheta la mousseline; Sophie broda la collerette, puis elle la fit monter par une bonne ouvrière. Le jour de l'an, elle mit son cadeau, enveloppé dans une belle page de son livre, sous le lit de sa mère. Aussitôt que cette dame fut levée, Sophie s'habilla à la hâte puis elle parta chez sa maman pour lui rendre ses vœux. Elle se trouva M^{lle} Derbois ouvrant le papier et disant: Oh! la jolie collerette! qui m'a fait à charnaux cadeaux? Sophie se précipita dans ses bras: Quoi, mon enfant, ce serait toi? Et elle, en un instant, attendit, courrait sa fille à bras. Ma bonne amie reprit-elle aussitôt que son émotion lui permit de se faire entendre, ce moment ne s'obtient de tous mes jours, soit heureux; ma fille; par le ciel, et la mère qui avoit que pour toi, n'aura plus rien à désirer.

Le jour de l'an pour Sophie, de la manière la plus agréable, sa bonne mère qui s'étoit parée de sa collerette, disoit à tout le monde que c'étoit l'ouvrage de sa fille. De plus, pour reconnaître son aimable intention et l'encourager au travail, M^{lle} Derbois lui donna une ombrelle que Sophie desiroit depuis longtemps. On dit que cette petite fille devint dans la suite un sujet bien distingué; cela est facile à croire puis qu'elle aimait sa mère et qu'elle mettait son conseil en pratique.

Un Enfant ne doit rien cacher à sa mère.

Deux heures de huit à neuf ans. Lise et Julie se croyant seules un jour, se mirent à jouer. Lise extrêmement vive et bruyante, monta sur les chaises, culbuta tout; c'était un tapage affreux. Sa cousine ainsi par la chambre comme une petite folle, elle accoucha une tasse, la fit tomber; la tasse se brisa en mille morceaux. Le petit accident arrêta tout à coup le jeu. Les petites filles, d'accortées s'interrogèrent pour savoir comment elles furent prouvées cachées cette faute à leur mère. "N'importe, dit Julie, dire que c'est le chat qui a cassé la tasse?" Non, répondit Lise, car en disant cela, je rougirais, et Maman verrait bien que je ne dis pas la vérité? — Eh bien! reprit Julie, jeter les morceaux, Maman oubliera la tasse et tu ne doras pas qu'on t'en a." — "Je ne veux rien cacher à Maman, répondit Lise; j'aime mieux lui avouer ma faute tout de suite. Maman est si bonne! elle me le pardonnera, j'en suis sûre." — Mais, reprit elle, si c'était toi Julie, qui casses cassé la tasse, voudrais-tu mentir? — Non, répondit Julie, je mentirais pour toi, mais pas pour moi. — Oh bien! moi de même, dit Lise.

La Maman n'était point sortie, comme les petites le croyaient, elle avait tout entendu. Elle passa par un escalier de dégagement, puis feignant de rentrer par la porte principale, elle vint dans la pièce où étaient les filles. Julie se plâça de manière à lui dérober la vue de la tasse, quant à Lise, elle se verra, bien rouge et bien timide, prit la main de sa Maman, la baisa et Maman dit elle d'une voix basse, j'ai cassé une tasse sans le vouloir, je vous prie de me le pardonner. — La faisant ce avec pitié, les yeux de la pauvre petite étaient remplis de larmes, car sa Maman la regardait d'un air sévère qui lui perçait le cœur! Julie pleura, par le plus grand vint aussitôt, sollicite et obtint la grâce de Lise. Cela fait, la Maman quitta son air grave, leur dit avec bonté: Mes enfants, vous devriez à présent que vous êtes grandes, prendre un peu plus de liberté de la maison, et pour votre honneur choisir des jeux plus convenables à des filles. Mais ce dont je vous prie de vous souvenir par dessus tout, c'est que un enfant ne doit jamais rien cacher à sa mère, et que mentir, même pour obliger sa sœur, est une faute très-grave. — Ceci dit, Lise et Julie parurent extrêmement surprises de leur mère reprit: "Je suis incapable d'abuser de votre ignorance pour vous faire croire que quoiqu'absente, j'ai connaissance de ce que vous dites." — "J'étais dans la pièce voisine, lorsqu'on m'a dit que vous étiez ici, j'ai voulu vous laisser le mérite d'avouer vos torts. Ce qui vous avise, mes chères petites, est un avis pour vous conduire toujours bien, car si l'on parvient à se cacher des hommes, ce qui est fort rare, on ne peut le cacher de Dieu, qui l'a dit toujours chercher à plaire, et qui punit et récompense chacun selon ses œuvres."

De quelques Daines.

Parmi les hommes remarquables à cause de la petitesse de leur taille il en est quelques uns qui ont acquis un certain degré de célébrité. Tels sont Jeffery Hudson, né en 1619, Joseph Borwilawski, gentilhomme polonois, et Nicolas Berry de Bébé, né en 1741.

Jeffery Hudson fut présenté dans un quart à huit ans par la Duchesse de Buckingham à la reine Henriette Marit, femme de Charles 1^{er} d'Angleterre; à trente ans, sa taille étoit de 45 centimètres, c'est à dire qu'il occupoit peu près la hauteur du genou. Encore jeune, au milieu d'une fête de la cour, on le vit sortir, à la grande surprise des spectateurs, de la poche d'un employé du Palais, pour la taille d'être il est vrai, gigantesque.

En 1644, Jeffery accompagna en France la reine Henriette; un allemand nommé Crofts, s'étant laissé aller, sur son compte, à des plaisanteries que Jeffery ne voulut point supporter, on en vint à un duel; Crofts perut armé d'une seringue: nouvelle facture du main, qui, forçant son adversaire à une combale géométrique, à cheval ce qui signifie le tour du premier coup de sen.

Jeffery mourut en 1682, dans la prison de Westminster, où il étoit renfermé pour le poids d'une accusation politique.

Et même Borwilawski, gentilhomme polonois est célèbre par la variété de ses talents; il écrivit lui-même son histoire, et sa réputation s'étendit dans toute l'Europe.

Mais un nain qui a été un sujet intéressant d'Observation pour les savants contemporains, est Bébé, né dans les Vosges et dont la squelette est conservé au Muséum d'histoire naturelle.

Il étoit si petit, qu'on le porta au baptême dans une assiette garnie de filasse, et qu'il eut pour premier témoin un gros sabot rembourré. Examiné à cinq ans par le médecin de la Duchesse de Lorraine, il pesoit neuf livres et demie et étoit aussi bien fait dans sa petite taille qu'un jeune homme de vingt ans.

Il fut conduit à la cour du Roi Stanislas, pour qui il se prit d'une grande affection, et qui à son tour l'aima singulièrement. Et prit à dessein à lui faire acquiescer de l'éducation; mais Bébé, bien différent des deux nains dont nous avons parlé, ne sut jamais apprendre à lire. Il ne sut jamais que danser et battre la mesure, cependant il demeura vif et gai jusqu'à l'âge de 15 ans. Il perdit à cette époque toute sa gentillesse et subit une sorte de vieillissement qui termina à vingt deux ans par une mort prématurée.

14^e Exercice.

Le petit Simon. (Conte.)

Il y eut une année de disette, c'est à dire que les récoltes des grains avaient été mauvaises, et que le blé étant fort rare, était fort cher, et par conséquent le pain aussi était rare et très cher. Donc les pauvres gens souffraient de la faim, surtout les habitans du campagne et des montagnes.

Un pauvre petit garçon qui demeurait sur le sommet d'un mont descendit dans la plaine pour demander du pain. Simon se était le nom de cet enfant. Il avait jamais demandé l'aumône, jamais il n'avait été reçu de personne, aussi était-il si honteux, si honteux, qu'à peine il osait braver les yeux, tant il était intimidé d'une pauvre action. Il n'était l'aîné d'une nombreuse famille; il avait aperçu que, à jeun là, il y avait bien peu de chose dans la maison, et pour laisser une plus grande portion de nourriture à ses petits frères et sœurs, le cher enfant avait décidé en lui-même d'aller chercher de quoi souper. Il arriva auprès d'une grande ferme; mais il se tenait en arrière, n'osant pas s'approcher de la porte de la cuisine, puis il vit le petit Henri dans la cour, qui tenait dans sa main un gros morceau de pain. Henri était fils de riches payans et leur fils unique; il ne s'apercevait pas si le pain était cher ou à bas prix. Henri en avait toujours; il sautait çà et là dans la cour, et s'amusait à jeter des miettes de pain aux poules qui s'entouraient; mais surtout il se divertissait beaucoup à récompenser de quelques portions de pain un petit chien qui, pour obtenir cette récompense, dressait sur ses jambes de derrière, se tenant ainsi debout devant son jeune maître. Simon pensait en lui-même: Ah! si je pouvais avoir pour mon souper le pain que reçoit ce petit chien! S'enhâtant à demander quelque chose à un enfant de son âge, il fit quelques pas, et voyant que Henri le regardait, il s'approcha de lui: « C'est toi, Simon, lui dit-il, que veux-tu? — Donnez-moi un peu de votre pain, » répondit Simon à voix basse! « Bah! dit Henri; je n'en ai pas trop pour moi, va à la maison en demander!... » Le Henri continuait à s'amuser avec le chien. Le pauvre Simon, qui était déjà si honteux d'avoir vu à demander, découragé tout-à-fait par cette brusque réponse; se retira, s'en retourna chez lui, et se mit au lit sans souper. Lorsqu'il fut sa fratrie du soir, et qu'il arriva à cet passage: Pardonnez-moi nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, il s'arrêta, et réfléchit un moment, car il avait été bien fâché contre Henri. Il voulut s'examiner attentivement pour être sûr qu'il lui pardonnerait sincèrement et de bon cœur, et se de ne pas dire un mensonge à Dieu. « Oui, se dit-il à lui-même après un moment de silence, oui, je pardonne à Henri la manière dure avec laquelle il m'en a traité; moi qui offense le bon Dieu tant de fois le jour et en tant de manières, et le bon Dieu qui use de miséricorde et de patience envers moi, qui ne me punit pas chaque fois que je le mérite. N'est-ce pas que je pardonne et même prie pour un pauvre enfant qui a soupçonné comme moi j'ai les miens! » Et il ajouta ce vers là, à la suite de ces mots: O Seigneur! ouvre le cœur de Henri à la charité, et qu'il use avec nous mansuétude et actions de grâces, des biens que vous lui donnez! Le P. O. pardonne!

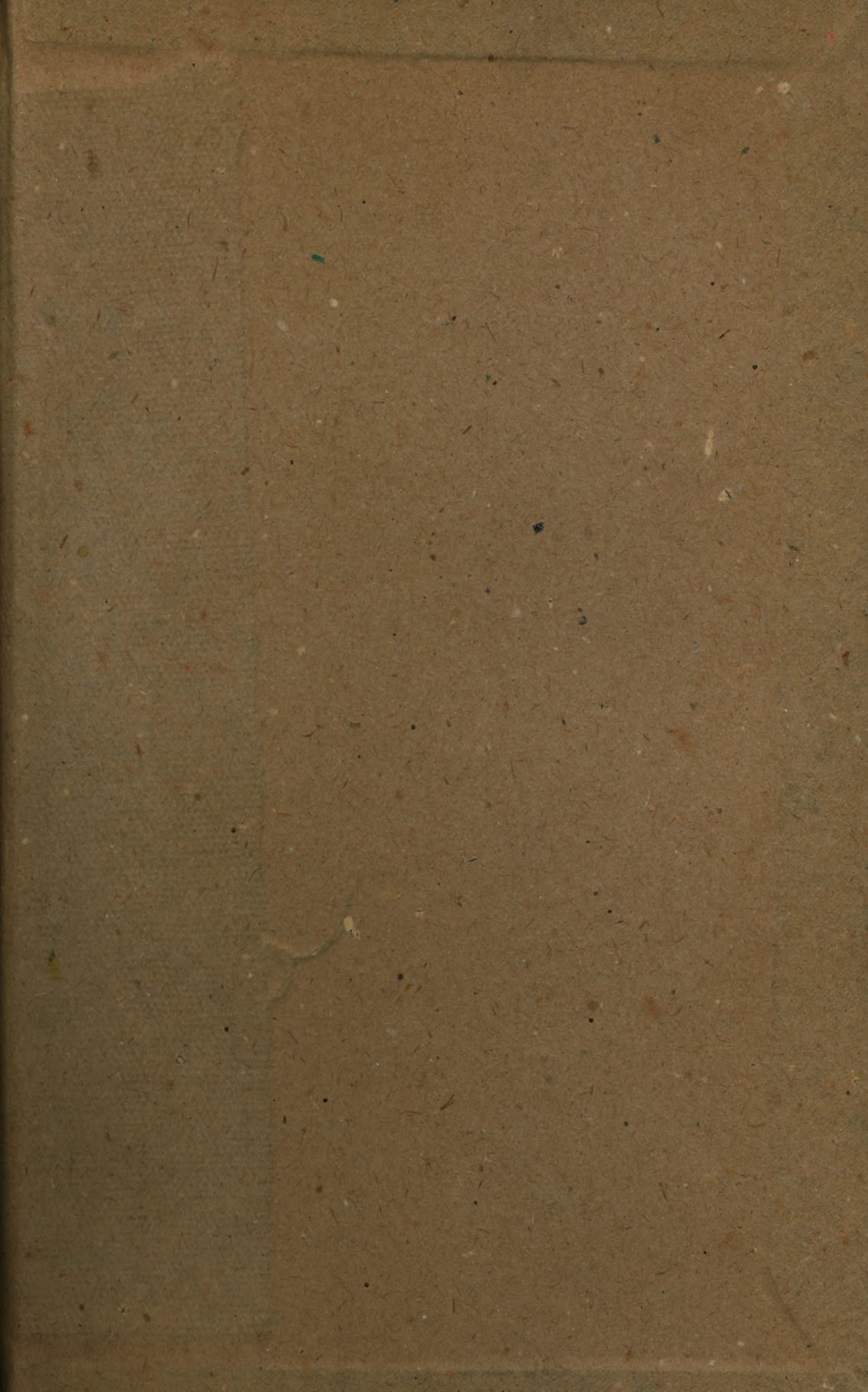
Le petit Simon. (Suite.)

Simon allait souvent dans le bois qui bordait la montagne sur lequel de laquelle était située la misérable habitation de ses parents; il courait de bois en bois de l'herbe, vendait l'un ou l'autre au village ainsi et de cette manière il gagnait quelque chose que il rapportait à ses parents pour avoir du pain. Un jour Simon était dans le bois occupé à cueillir de l'herbe, lorsqu'il entendit du bruit. Il leva la tête et vit devant lui Henri, celui qui quelque jour auparavant, lui avait refusé un morceau de pain. Henri était tout échauffé, il pleurait et dit : "Qu'as-tu vu, mon sieur Henri ? Dis-moi, que tout est-il arrivé ? — Ah ! mon cher Simon, répondit Henri en sanglotant, ah ! tu te souviens qui m'est arrivé. Ah ! je suis bien malheureux ! — Qu'y a-t-il donc ? Demanda encore Simon. Henri lui raconta que son père lui avait donné la vache à garder, et qu'ayant eu la tentation d'aller dans le bois chercher des poisettes et manger des fraises, une belle génisse s'était égarée. La plus belle de toutes. Et il en pleurant encore plus fort, et j'ai eu cherché longtemps dans le bois sans pouvoir la retrouver. — Elle n'avait donc pas de clochette au cou ? demanda Simon. — Non, dit Henri, et c'est pour cela que mon père m'avait recommandé plus particulièrement de ne pas la laisser approcher du bois. Viens avec moi, Simon, viens avec moi, tu connais mieux que moi la montagne et le bois, tu m'aideras à la chercher. Tu m'aideras à la chercher, répéta Simon; cela vous est facile à dire, et la bête est si petite que je ne puis la trouver au village voisin ?" Simon se dressa aussitôt en lui-même. "Vais-je quitter mon ouvrage pour celui qui, il y a quelques jours, m'a refusé un petit morceau de pain ?... Et si restait sans savoir quel parti prendre. Vers cinq heures il se recouvrit de ce parchemin de son drapeau par œuvre et en vérité. Il se leva et dit : "Venez, Henri, je vous aiderai, je connais un effet le coin de la rivière de ce côté. De quel côté tenez-vous que la génisse puisse être allée ?" Henri lui montra bien la partie droite du bois, puis que la vache s'était égarée à gauche. De ce côté là, les deux enfants commencerent leur recherche. Henri, demanda Simon à Henri, quand vous avez fait de quatre vaches ? elle sont aussi se perdre quand on ne les cherche pas. Une génisse égarée ! Henri lui dit que quelques paysans qui travaillaient dans un champ, près du bois, lui avaient prêté de surveiller la vache, et qu'ils pouvaient dire tranquillement et chercher la génisse. Ils descendirent puis remontèrent, puis descendant aux troussailles, ils allèrent à droite, à gauche, mais inutilement, la génisse ne se retrouvait pas !... Henri pleurait et disait : maudite fraise, maudite poisette ! — Dites plutôt : maudite débilité, reprendait Simon ; c'est vous que vous ne pouvez pas trouver de nos fruits, mais personne autre ? sont-elles perdues et les poisettes qui vous ont appelé pour les cueillir ? — Henri pleurait toujours, et plus il cherchait la génisse, ou la trouvant pas plus il pleurait. "Ne pleurez donc pas ainsi, dit Simon, vous ne fendez le cœur. La nuit approchait, la génisse ne se retrouvait pas. Henri avait encore bien du chemin à faire pour retourner chez lui. Il fallait se séparer. Prenez courage Henri, disait Simon ; si elle n'est pas à droite, la bête se retrouvera demain à la pointe du jour, je vous promets de recommencer ma recherche. Le plaisir qu'il ressentait que je puisse vous parler de bonne nouvelle." Henri remercia Simon de la peine qu'il avait eue, et alla se séparer sans dire de mots à votre papa, Henri, lui dit encore Simon ; pensez que le bon Dieu a vu et entendu tout ce qui s'est passé, et qu'il en aura vu tout ce que vous direz à votre papa. N'oubliez pas que l'angelus hier les deux montaient. Dites combien vous m'avez dit de débilité, et priez votre papa de vous pardonner. C'est ainsi que les deux enfants se séparèrent. Simon remonta la montagne, content de s'être monté au village par sa conduite, qu'il aimait son prochain par œuvre et en vérité. Henri descendait la montagne tristement, emportant le fruit de sa débilité et de sa paresse. Il n'avait vu d'autre jour si cette génisse, qui était la cause de la peine de deux enfants, s'est retrouvée.

16^e Exercice.

Le petit Simon. (Suite et Fin.)

Simon, en remontant la montagne, alla prendre l'herbe qu'il était occupé à couper quand Henri vint le chercher ; lorsqu'il arriva à la chaumière avec le paquet d'herbes sur la tête, sa mère se fâcha, et lui dit : Comment, pourquoi tu n'as pas été au village prendre l'herbe que je t'avais ordonné de ramasser ? Qu'as-tu donc fait toute l'après-midi au lieu de travailler ? Pardonnez-moi, ma mère, répondit Simon, je vais vous conter ce qui m'est arrivé ; et il lui raconte comment Henri était venu le chercher, et que l'ayant vu si affligé, et surtout comprenant combien pour le père de Henri c'était une perte considérable que celle d'une jeune vache, il n'avait pas pu lui refuser de l'aider à la retrouver ; que la nuit était arrivée qu'il était alors trop tard pour descendre avec l'herbe au village, mais il promet à sa mère d'aller le lendemain matin de bonne heure prendre l'herbe, et de rapporter du pain pour le déjeuner. Pendant qu'il parlait ainsi, on vit venir le père Simon, et il faisait marcher devant lui une belle agnès, ah ! s'écria Simon, voilà la agnès de Henri ; grâce à Dieu, elle est retrouvée ! — Je ne sais pas à qui appartient cette bête, dit le paysan, je l'ai trouvée dans le bois, et pour cette nuit, j'ai dû arrêter ici ; demain vous ferez des démarches pour savoir qui l'a perdue. — Je le sais, moi, s'écria Simon tout joyeux ; je le sais ! Et il conta à son père la désobéissance de Henri, la vache perdue et les recherches inutiles qu'ils avaient faites pour la retrouver. — Permettez-moi, ajouta-t-il, que j'aille sur le champ chez le fermier Giron lui ramener sa agnès. — Son père lui fit observer qu'il était déjà tard, qu'il aurait beaucoup de chemin à faire pour aller chez le fermier Giron et pour revenir à la chaumière et dit-il, « demain matin, ce sera assez tôt d'y aller. — Oh ! non, papa, dit Simon, Oh ! non, j'irai vite, je connais la montagne, je prendrai de petite sentiers ne traversez que abriroit le chemin ; laissez-moi aller, saluez Henri, il sera si content. Surtout, quelle fête sera le papa ! Non, nous ne devons pas être lâches dans notre devoir, dit la sainte lecture, et notre devoir est de faire tout ce qui dépend de nous pour être utiles à notre prochain, laissez-moi aller, s'il vous plaît. — Va donc, cher enfant, dit son père attendri ; que le bon Dieu te garde et t'accompagne. » Simon prit une corde, attachâ la agnès et partit si content de faire une aussi agréable surprise à Henri qu'il ne sentait point la fatigue et la faim. La nuit s'était levée ; c'était une belle nuit d'été, et Simon avançait fièrement vers la ferme. Lorsqu'il fut à une petite distance, il entendit aboyer le petit chien, et plus il approchait, plus le petit chien aboyait. Le fermier vint sur le seuil de la porte pour connaître la cause de ces aboiements, et Simon entendait Henri qui, en pleurant, disait : « Je ne veux pas dire des mensonges, papa, voilà comment la chose s'est passée ; mais Simon m'a promis de chercher la vache dès l'aube du jour, et de nous la ramener aussitôt qu'il l'aurait retrouvée. — La voici ! La voici ! s'écria de son Simon, ne pleurez plus, Henri, courez, vous, voici la vache. » Il était arrivé près de la porte de la ferme en disant ces mots. Henri courut embrasser Simon, disant : « Cher Simon ! Cher Simon ! combien je te remercie. — Brave enfant, dit le père Giron, pourquoi n'as-tu pas été plus tôt pour reconduire ma vache ? Il ne faut pas être lâche dans notre devoir, n'est-ce pas, père Giron ? puis que je sais cela je dois agir comme je pense. Mais rentrez vite votre bête dans l'écurie, rendez-moi la corde, il faut que je reparte tout de suite. — Non pas, mon brave garçon, dit le fermier, tu dormiras en sûreté avec nous. » Simon dit que cela ne lui était pas possible, qu'il devait aller de grand matin prendre de l'herbe, et avec l'argent acheté du pain pour le déjeuner. « Il faut gagner son pain avec fatigue dans ce monde, surtout dans des temps comme ceux-ci ; mais, Dieu soit béni, j'ai la santé et la bonne volonté ; rendez-moi vite la corde, je veux partir. — Attends, attends, s'écria la femme du fermier ; tu porteras du moins à souper à ta famille. — Ah ! pour cela, oubliez, dit Simon, car on a faim chez nous, sachez-vous bien ! » La femme du fermier mit dans un panier un pain, du fromage, des œufs, et Simon prenant le panier se dispose à partir. Chacun l'embrasse, et que le déjeuner te réussisse, dit le père Giron, en te donnant chaque jour une plus ample compensation de tes devoirs par son saint esprit ! Bon soir, bonne nuit, grand merci ! Et en chantant joyeusement Simon reprit le chemin de la montagne. Depuis ce temps, Henri, qui avait raconté à ses parents sa conduite envers l'égard de Simon, et qui en avait demandé pardon à son petit ami, prouva le bon Dieu chaque soir et chaque matin de l'aider à se corriger, et ses parents lui recommandaient souvent de ne jamais oublier le bon exemple qu'il avait reçu d'un pauvre petit paysan, et les parents de Simon trouvaient un sujet de consolation à leur mère, dans la conduite d'un aussi brave enfant, respectueux, serviable, et qui savait toujours à s'en servir par ses paroles et ses actions.



Biblioteka UJK Kielce

UJK



0424353